

ॐ

171 125



LE LOTUS

REVUE

DE

HAUTES ÉTUDES THÉOSOPHIQUES

Tendant à favoriser le rapprochement
entre l'Orient et l'Occident

SOUS L'INSPIRATION DE

H. P. BLAVATSKY



- RELIGION** : DE LA SOLIDARITÉ UNIVERSELLE.
- PHILOSOPHIE** ET **COSMOSOPHIE** : ORIENTALES.
- SCIENCES** : SUPRA-SENSIBLES : YOGUISME, HYPNOTISME, FAKIRISME
THÉRAPEUTISME FLUIDIQUE.
- ESTHÉTIQUE** : DE TOUTES LES MANIFESTATIONS DE LA BEAUTÉ.
- ARCHÉOLOGIE** : DES RELIGIONS. **LITTÉRATURE** : ASTRALE.
- INDUSTRIE** : DANS SON UTILITÉ POUR LES PETITS.
- HYGIÈNE** : RÉFORME ALIMENTAIRE, CRÉMATION.

DEUXIÈME ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 14 (MAI 1888) :

Amaravella : Parabrahm. — **Papus** : Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre. — **Carl du Prel** : Le point de vue scientifique de l'état après la mort. — **Franz Lambert** : Psychologie de l'Égypte ancienne. — **X** : Quelques faits sur le Zodiaque. — **Guymiot** : L'hallucination. — **Lou-Y** : Sur le droit de vivisection. — **Amaravella** : La vie illusoire (poésie). — **Pensées**. — **Théâtre** : Germinal. — **Petit bulletin théosophique**

CH. GAUTIER



GEORGES CARRÉ, ÉDITEUR

58, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 58, PARIS.

LE LOTUS paraît mensuellement, avec 64 pages de texte serré et des suppléments imprévus.

ABONNEMENTS PAR AN

France	12 fr.
Etranger (Belgique, Suisse, Italie, etc.)	15 fr.
Great-Britain, U. K. : 12 sh. — Deutschland : 13 m. — America : D. 3.	

Les abonnements se paient d'avance à M. Froment, rue Brézin, 2, Paris, et partent d'avril et d'octobre de chaque année.

Vente au numéro : Chez M. CARRÉ, dans les librairies MARPON-FLAMMARION, et chez SEVIN, boulevard des Italiens, 8. Prix : 1 fr. 25.

Rédaction : Tout ce qui concerne la *Rédaction* doit être adressé à M. F. K. Gaboriau, 22, rue de la Tour-d'Auvergne, Paris.

Manuscrits : Les manuscrits qui ne seraient pas insérés, seront renvoyés aux auteurs, simplement à leurs risques.

Livres : Il sera sérieusement rendu compte ou fait mention de tout ouvrage intéressant notre programme, dont on nous fera parvenir deux exemplaires.

Signes abrégatifs : S. T. signifie *Société Théosophique*. — N. de la D. signifie *Note de la Direction*. — N. du T. signifie *Note du Traducteur*. Lorsque ces indications ne sont pas marquées, c'est que la note est de l'auteur de l'article. — M. S. T. veut dire *Membre de la Société Théosophique*; en anglais, F. T. S. (Fellow Theosophical Society) veut dire la même chose.

Responsabilité : L'esprit de notre Revue étant aussi large que cela se peut dans une capitale civilisée, nous prions le lecteur de considérer l'ensemble de notre œuvre, sans s'arrêter aux détails qui pourraient le choquer. Cependant, il est bien entendu que chaque auteur est seul responsable de ses articles et que la Société Théosophique n'endosse rien autre chose que les documents officiels qu'elle publiera.

Prix des Livres : Comme il est presque toujours inutile de citer les ouvrages de référence, si l'intéressé n'en connaît pas le prix, nous le marquerons en chiffres connus, lorsque nous le saurons : (Avis aux éditeurs et auteurs.)

Translittération et prononciation du sanscrit : Tous les mots *sanscrits* (et quelques autres peu usuels) ÉCRITS EN ITALIQUES, suivent les règles suivantes :

Toutes les lettres sonnent : ainsi *devakhan* se prononce *dévakhane* (donc, pas de voyelles nasales). Il n'y a pas d'e muet ; d'ailleurs nous y placerons l'accent. L'h est aspiré, comme dans « une hache » (ainsi, *ph* n'a pas le son *f* de *philtre*, mais celui de « il frappe haut »), excepté lorsqu'il forme le son *ch* et *tch*, dans *sh* et *ch* ; exemple, *Shiva*, prononcez *Chiva* ; *chêla*, prononcez *tchéla*. Le ç, qui sera évité, se prononce aussi *ch* : exemple, *Çiva*, prononcez *Chiva* ; et le c, qui sera aussi évité, se prononce également *tch* : exemple, *cêla*, prononcez *tchéla*. J se prononce *dj* : exemple, *jiva*, prononcez *djiva*. Le g est toujours dur : ainsi *gita* se prononce *guita* ; gn se prononce comme dans « agneau » et il s'écrit le plus souvent ñ ou simplement n. S est sifflante X équivaut à *hsh* : exemple, *xattriya*, prononcez *kchattrilla*. U se prononce toujours *ou* : exemple *guru*, prononcez *gourou*. Ai, Ay et Æ se prononcent *ai* (aille). Au et AO se prononcent *aou* : exemple, *Gautama*, prononcez *gaoutama*. EE se prononcent *i* : exemple *geeta*, prononcez *ghita*. — Les autres signes se prononcent à la française.

Avec ces quelques règles on ne risquera pas de faire de grosses erreurs : l'étymologie et la prononciation seront ainsi respectées d'une façon assez passable.

Lorsque nous écrivons ces mêmes mots EN CARACTÈRES ORDINAIRES (c'est-à-dire non en italiques), il faudra les prononcer à la manière ordinaire de la langue française que nous aurons ainsi dotée de mots nouveaux.

LE LOTUS

सत्त्यात् नास्ति परी धर्मः ।

IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ

(Devise des Maharajas de Benarès.)

PARABRAHM

Ce qui est à la fois moi et non-moi, esprit et matière, sujet et objet, cause et effet, fini et infini, instant et éternité, tout et rien, nous l'appellerions Parabrahm, si ce pouvait être nommé. Encore ne pourrait-on dire qu'il est cela, étant à la fois l'être et le non-être. Et essayer de le louer serait un blasphème aussi vain qu'impie, s'il était en même temps et celui qui parle, et celui qui écoute, et la parole même.

Rien ! A peine avons-nous prononcé ce mot pourtant si cher à la philosophie contemporaine, que de toutes parts nous entendons s'élever les protestations du sens commun et les anathèmes de l'orthodoxie. Les bourgeois de l'optimisme et des solutions aisées nous accuseront de paradoxe, comme si l'univers était autre chose qu'une grande parabole. Les satisfaits nous en voudront de troubler leur somnolence, et ces grands enfants réservés au fouet de l'expérience nous conseilleront de chercher dans l'amour la clef du mystère, la clef avec laquelle on s'enferme dans la chambre conjugale pour commettre la prostitution légitime, à l'abri des visiteurs gênants d'un autre monde. Enfin les fidèles d'un Christ jadis palpable et encore digestible, spécialement descendu sur la terre, centre du monde, pour sauver l'homme, roi de cette terre, ayant vu le soleil s'arrêter pour narguer Josué, les fossiles revivre pour contrarier la Genèse, et la science opérer des miracles pour défier Dieu, ne se résoudront pas facilement à laisser échapper leur dernière revanche, et s'écrieront volontiers avec De Maistre : « Plutôt la damnation éternelle que l'anéantis-

sement ! » Il était pourtant bien paternel, ce Jéhovah solidement assis sur un trône de fumée ; tous les oiseaux du ciel pouvaient se faire des nids commodes dans sa grande barbe ; et si tant d'atrocités furent commises en son nom, c'est que sans doute, fatigué d'avoir commencé avec si peu de chose et achevé en si peu de temps sa grosse fortune et la misère du monde, il s'endormait comme un amiral, de sorte que ses lieutenants ont oublié de sonner les trompettes du réveil. Laissons-le dormir, celui que ses adorateurs firent à leur image pour le prier en des églises discrètement chauffées, à genoux sur des coussins modérément rembourrés. Laissons-le dormir en paix, puisque son sommeil n'a pas endormi le monde.

C'est pourtant en son nom que tant d'érudits missionnaires et d'orientalistes dévots ont fulminé contre l'athéisme chinois ou le *Nirvâna* bouddhiste, ne sachant prévoir le nihilisme autrement effrayant, auquel devait conduire leur anthropomorphisme à outrance. Le scepticisme matérialiste qui désole la pensée moderne et la réaction naturelle du théisme qui individualisa la divinité jusqu'au ridicule, de même que l'anarchie, épée flamboyante suspendue sur nos civilisations, sont la conséquence inévitable de notre individualisme exagéré. Les opérations trop hardies de la banque des indulgences, où tant de petits rentiers apportaient leurs économies sur l'autre monde, ont abouti à une faillite désastreuse, et le bon Dieu est mort à force d'avoir été tripoté. La science a jugé ce meurtre et cette banqueroute, et a condamné l'homme à périr tout entier dans la corruption de son cadavre, sans pouvoir même se révolter contre le ciel irrévocablement vide. C'était bien la peine qu'un Barthélémy Saint-Hilaire bougonnât contre les théories *monstrueuses* qui prêchent l'anéantissement en Parabrahm comme fin suprême de nos tendances, ou qu'un père Prémarré, perdu dans le dédale de ses propres contradictions, s'écriât avec un comique désespoir : « Qu'on l'accorde *Tchou-hi* avec lui-même si l'on veut faire valoir son autorité ! » Ces missionnaires auraient mieux fait de garder leur zèle pour leur bercail de plus en plus désert, que de quêter l'argent des fidèles pour bâtir des chapelles dans le style jésuite aux mécréants dont les temples antiques et vastes eussent volontiers donné asile au Dieu des Occidentaux, si ses barnums s'étaient montrés moins exclusifs. Ces savants auraient mieux fait d'élargir leurs préjugés bibliques que de déflorer des livres trois fois sacrés, par des traductions faites de mauvase grâce ou de mauvaise foi, et dont la plupart sont à refaire.

Nous avons moins cherché à nous introduire en amis qu'à nous imposer en maîtres chez les Orientaux, sans même nous demander s'ils étaient assez intelligents pour nous trouver ridicules ou assez fiers pour nous haïr. Nous leur avons montré notre orgueil sans bornes avant de leur expliquer l'étendue de notre science. Nous avons commencé par porter la désorganisation dans leurs institutions sociales avant de les persuader de l'équité de nos lois. Nous avons ri de leurs chronologies et de leurs traditions avant de découvrir que les nôtres n'en étaient que la caricature. Nous avons fait avec leur art, avec leur littérature, avec leurs usages et leurs religions, je ne sais pas quel infâme pot-au-feu de denrées coloniales ; et c'est à mesure que nous élargissons nos tolérances religieuses et nos conceptions philosophiques, que nous commençons à soupçonner l'envergure de leurs vieux penseurs. Si pourtant ces pauvres païens avaient connu le précepte qui ordonne de rendre le bien pour le mal, il y a beau temps qu'ils auraient envoyé des missionnaires à Paris pour y bâtir une pagode. Ces bonzes auraient rappelé à nos catholiques militants la réponse d'un Tycoon à son ministre qui se plaignait de l'intrusion des jésuites : « Combien de religions existe-t-il au Japon ? — Trente-deux, sire. — Eh bien, cela fera trente-trois. » Ces lamas auraient été charmés de retrouver dans nos églises leur confession, leurs autels, leurs encensoirs, leurs cloches, leur eau bénite, leur tonsure, leurs dalmatiques, chapes et mitres, et jusqu'à leur Sainte Vierge (1). Ces Chinois nous auraient démontré que la déformation des pieds qui empêche leurs femmes de marcher, vaut mieux que la déformation des tailles qui empêche les nôtres de faire des enfants. Ces fumeurs d'opium nous auraient prêché que l'usage du haschish, donnant à l'homme des rêves paradisiaques, est plus digne de charmer ses loisirs que l'alcool qui le transforme en brute. Ces pandits auraient traduit nos livres sacrés, le Manuel du parfait chrétien, le Rituel de l'église grecque, et l'Imitation de Jésus-Christ que M. Dumas eût pour eux mise en vers. Quelques-uns auraient traité notre psychologie de déformante et notre Bible d'immorale. Mais d'autres auraient découvert que l'histoire des filles de Lot était un mythe, probablement solaire, que l'adultère même était puni par nos codes, et qu'il fallait connaître l'Occident avant d'en rire. Ce qui certes aurait étonné par-dessus tout ces religieux, c'eût été de s'entendre appeler nihi-

(1) Voyez l'abbé Huc, Marco Polo, Auguste Keane, *Asia* et Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, VII, 80.

listes et athées, au sens que ces mots possèdent en notre ère d'anthropomorphisme théologique et savant.

L'antiquité, dont l'histoire est plutôt divine qu'humaine, n'a pas connu la monstrueuse conception du néant. L'Orient, tout pénétré de mysticisme, ignore encore cet inconcevable cauchemar d'un âge grossièrement matérialiste ; et d'autre part, ses temples remplis de dieux symboliques ne renferment aucun fétiche aussi grossier que celui de nos tabernacles. M. Gustave Le Bon montrait récemment dans la *Revue scientifique* combien les résultats de notre politique coloniale semblent mesquins auprès des rapides conquêtes de l'Islamisme en Asie et en Afrique. C'est que la religion de Mahomet est déjà moins matérialisée que celle du Christ ; c'est surtout que le Musulman est pratiquement pieux, tandis que l'Européen est idéalement sceptique. Je ne sais rien de plus ridicule que l'illusion des colonisateurs qui prétendent imposer notre activité industrielle et notre républicanisme démocratique à ces peuples contemplatifs, apathiques et ignorants de la question sociale, si ce n'est l'outrecuidance des dévots en redingote ou des savants en soutane, qui, au nom de leur petite philosophie et de leur bigoterie timorée, reprochent aux géants de la pensée archaïque la grandeur de leurs conceptions et la fière audace de leur logique ; rien de plus terrible que le déluge de missions dont nous avons inondé l'ancien monde, missions militaires, religieuses, scientifiques ou commerciales, sinon peut-être la menace de futures représailles entrevue par des voyageurs ou des penseurs comme Richtofen, Armand David, Vasililyer, Élisée Reclus et Saint-Vves d'Alveydre. De même que nos questions internationales tendent à s'effacer devant la question sociale, celle-ci pourrait bien un jour laisser apercevoir derrière elle un Karma plus lourd encore. Que sortira-t-il de cette crise continentale, de cette lutte entre les bras jaunes et blancs, désormais rendue presque inévitable par notre barbarie passée, par la sottise présente qui nous fait instruire et armer nos ennemis de demain, et par la pléthore de population sur toute la surface du globe ? Sans doute un bouleversement inouï de l'humanité, dont les grandes invasions, venues toujours de l'Est, furent le prologue, et dont les prodromes se sont déjà fait sentir en Amérique. Peut-être cependant l'équilibre des intérêts s'établirait-il plus facilement si celui des idées et des passions était alors moins instable qu'à l'époque actuelle. L'importation de la Théosophie, qui nous est arrivée par un paquebot de la *Peninsular and Oriental Company*, entre un ballot de thé falsifié et un colis de poteries

indiennes fabriquées à Lambeth, est faite pour nous rendre un peu moins pessimistes. Nous pouvons espérer que la fraternité à laquelle nous convient nos frères de l'Himalaya sera pour toute la race humaine « une plate-forme de progrès élevée sur les débris mêlés des vérités de toutes les civilisations (1). » Mais ce n'est pas notre activité égoïste qui peut détourner le danger, encore moins notre scepticisme. « En vain, quand les Pouvoirs arbitraires de l'anarchie gouvernementale d'Europe seront une fois écroulés sur leurs conservateurs massacrés, les destructeurs révolutionnaires diront à l'invasion, crieront au déluge : « Nous ne sommes « pas Chrétiens, nous n'avons pas de Dieu ; nous n'avons plus de « Maître : que nous voulez-vous ? » Les autres États sociaux n'en auront que plus de mépris dans leur colère; au nom de leur propre foi, plus outragée encore par ce blasphème universel que par le fanatisme ignorant de nos Cultes et par la politique féroce de nos États. Et à travers notre civilisation dévastée, les fruits sanglants de ce fanatisme et de cette politique internationale et coloniale seront foulés aux pieds comme une vendange abominable (2). »

L'arbre du mal produit deux pommes jumelles et vénéneuses : l'égoïsme, qui nous empêche de sentir souffrir les autres, et qui domine notre société sous la forme de cet individualisme si cher à Herbert Spencer ; et l'orgueil, qui nous empêche de les comprendre penser, et qui forme la clef de voûte de l'intolérance comme du matérialisme. Les anciens, plus humbles, ne prétendaient pas imposer à l'existence les bornes de leur propre intelligence. Sachant que l'homme est toujours placé entre ses acquisitions antérieures et l'inconnu de l'avenir, que le monde tel qu'il apparaît à l'animal ou aux êtres inférieurs est bien peu de chose auprès de ce que des facultés nouvelles ou des sens perfectionnés nous permettent d'en apprendre, sachant, en un mot, que Tout grandit et se modifie incessamment, ils ne trouvaient pas que Tout fût un terme suffisant pour exprimer l'au-delà d'aucune conscience ou existence partielle ; ils annihilèrent leurs paroles, leurs pensées et leurs prières dans l'océan sans rivages où toute la connaissance intellectuelle acquise ou possible à l'homme, à l'humanité, ou même à des nébuleuses d'humanités collectivées, ne représente qu'une goutte d'eau sans valeur. Pan n'était qu'une divinité secondaire, et comme disait Jean

(1) J. J. Jarves, *A glimpse at the art of Japan*, Sect. 1.

(2) Saint-Yves d'Alveydre, *Missions des Juifs*, pp. 8, 11.

Damascène, l'Être absolu, Ehieh, comprenait en soi le Tout, comme un lac de substance infini et indéterminé : « *Totum enim in se ipso comprehendens ac veluti quoddam pelagus substantiæ infinitum et indeterminatum.* » Le Tout que nous pouvons concevoir n'étant qu'une minime partie de l'Être, à cet abîme d'Être ils donnaient le nom de Rien, conception sacrée dont notre idée du Néant n'est que la monstrueuse et impensable antithèse. Exagération poétique ? Non, mais logique de l'esprit humain qui reconnaît son imperfection et palpe ses propres limites. Car le temps, l'espace et tous les moyens que nous avons de concevoir l'infini ne sont que des modes d'existence, définis dans l'intelligence et dans la matière, et Parabrahm, source de la matière et de l'intelligence, est cependant au delà de l'une comme de l'autre. Sans doute de pareilles conceptions sont faites pour déconcerter nos matérialistes, déjà effrayés par l'infini matériel, et cherchant contre ce spectre pourtant inoffensif l'inefficace abri du positivisme. Mais la science occulte a d'autres audaces et leur réserve d'autres surprises, car tout ce qui est connaissable à la science moderne, la matière ou plutôt les corps, et les forces les moins pondérables, remplit à peine une des quatre ou deux des sept divisions de l'Existence totale. Il est d'autres moyens de connaissance, destinés à être acquis par l'humanité au cours de siècles sans nombre de transformations par lesquelles la matière elle-même doit se sublimer : ces sens supersensibles, conquis actuellement par quelques-uns, permettent à des consciences dont la nôtre n'est que la matrice, de concevoir des existences dont la nôtre n'est que l'embryon. Pour expliquer de pareilles possibilités, il faudrait un langage angélique, qui dise tout en un mot ou une note, et nos paroles ne sont que vagissements d'enfants.

L'infini, qu'on a appelé un subjectif positif transformé par l'entendement en objectif négatif, ne peut être conçu qu'indirectement ou négativement ; aussi la plupart des termes appliqués jadis ou aujourd'hui encore au principe suprême contiennent une particule privative, comme l'Aditi des Védas, l'Ain-Soph de la Cabbale, l'Apeiron d'Anaximandre, l'Absolu, etc... On peut faire voir ce qu'il n'est pas, on ne peut guère dire ce qu'il est, et presque tous les noms qui lui ont été donnés sont logiquement défectueux ; la meilleure, ou plutôt la moins mauvaise représentation de Parabrahm serait une figure indéfinie, comme le cercle, un terme neutre comme *Ce*, ou plutôt encore une expression contradictoire comme l'Omnirien. Que l'on conçoive un Dieu comme la cause ou

comme la somme de toute existence, cette conception n'exclut en effet aucune idée d'existence, partielle ou personnelle. Dire qu'il est im-mense, im-muable, in-finiment bon, c'est s'interdire, à la lettre, d'évaluer sa grandeur, sa puissance ou sa bonté. Au nom de la logique, Balzac faisait dire à Séraphita que Dieu ayant créé le monde de rien, ou bien n'était pas infini avant cette création ou bien ne l'est plus depuis qu'existe l'œuvre dont il est resté distinct. Au nom de nos misères, Stuart Mill prétendait que si le Créateur est omnipotent, il ne peut être souverainement bon, et réciproquement. Lors même que les théologiens auraient pu sortir de ces dilemmes, il leur resterait à affronter celui-ci : ou bien leur Dieu n'est pas absolu, ou bien il ne possède ni qualités ni existence personnelle. Attribuer une qualité à l'Absolu, c'est lui imposer une limite, c'est-à-dire le détruire : et c'est le comble de la contradiction que de lui attribuer la personnalité, cette source de toutes les restrictions. L'absolu est tout ou rien ; le monothéisme doit se résoudre en panthéisme, et Jéhovah se réabsorber en Parabrahm. Bien plus, l'absolu est tout et rien : qu'est-ce en effet que l'absolu, sinon ce qui est trop infini pour être grand, trop éternel pour durer, trop parfait pour être beau ni bon, en un mot, trop tout pour être quelque chose ? Spinoza démontrait l'existence de Dieu par un raisonnement fameux : Dieu est conçu comme parfait, or la perfection implique l'existence, donc Dieu existe. Il est facile de retourner cet argument à deux tranchants : si Dieu est parfait, il ne peut exister, car tous les êtres passent, par cela même qu'ils existent, et tous les êtres sont imparfaits, par cela même qu'ils sont des êtres. On ne peut pas même dire qu'il existe ou n'existe pas, ces deux idées étant complémentaires. Si on le conçoit comme pur esprit, il est limité par la matière ; si on le conçoit comme cause, il est limité par l'effet ; et si on le conçoit comme l'être absolu, il s'annihile aussitôt dans le non-être. Tous les raisonnements aboutissent finalement au panthéisme, et la base du panthéisme est la conception de l'Être-non-être.

Comme sur les routes du désert jalonnées des débris des caravanes, laissons-nous guider vers l'absolu par les échecs de nos devanciers. Kant a le premier dénoncé les antinomies de la raison pure impliquées dans les conceptions du temps, de l'espace, de la matière, du mouvement, et les a incomplètement résolues par sa distinction entre les noumènes et les phénomènes. Herbert Spencer, développant jusqu'au bout la série des contradictions, les résout, imparfaitement aussi, en distinguant la conscience déterminée de la conscience indéterminée. Dans l'intervalle

le problème a été loyalement affronté par les idéalistes écossais et les a menés aux plus étranges conclusions. Hamilton et son élève Mansel, recteur de Saint-Paul, ont reconnu que les termes *infini*, *absolu*, *cause première* et *Dieu* se contredisent, et que par conséquent... il faudrait croire sans raisonner. Tout en se moquant d'eux, le matérialisme les remercie d'avoir exorcisé le fantôme de l'Absolu, dont Kant n'avait fait que tuer le corps. Par un juste retour des choses d'ici-bas, ces prêtres d'un idéalisme exagéré se trouvent avoir fourni les armes les plus dangereuses aux matérialistes à outrance. L'exaltation de ces derniers, bien que piquante, est peut-être prématurée. Si le théisme est impuissant contre le matérialisme, le panthéisme peut le rencontrer à armes égales, et pour ce combat pied à pied qui doit se terminer par l'accolade des adversaires, l'arène n'a d'autres bornes que l'univers même. Loin de démolir l'absolu, les philosophes en question l'ont rendu invulnérable : ils n'ont tué que de fausses conceptions, et nous pouvons invoquer précisément leurs arguments comme une revendication éclatante de nos doctrines.

Hamilton formule en ces termes ce qu'il appelle la loi du conditionné : « Tout ce qui est concevable à la pensée est placé entre deux extrêmes, qui, comme contradictoires, ne peuvent être vrais tous deux, mais dont, en tant que mutuellement contradictoires, l'un doit être vrai. » Prenons par exemple l'espace, que nous ne pouvons, dit-il, nous empêcher de concevoir, car l'espace est une forme positive et nécessaire de la pensée, et nous ne pouvons rien concevoir comme en dehors de l'espace. Eh bien, nous ne pouvons nous représenter l'espace comme fini, comme une sphère qui serait elle-même contenue dans un espace environnant, ni comme infini, car après avoir lancé notre imagination au delà du système solaire, de la voie lactée et de l'univers même, nous n'avons pas avancé d'un pas. « Nous avons beau, dit Pascal, enfler nos conceptions au delà des espaces imaginables, nous n'enfantons que des atomes, au prix de la réalité des choses. L'infini est infiniment incompréhensible. » Et l'infiniment petit ne peut pas se comprendre davantage, car une quantité d'espace, quelque minime qu'on la suppose, est nécessairement étendue et par conséquent divisible, bien que nous ne puissions nous représenter cette division à l'infini. Si nous prenons le temps, notion encore plus universelle et nécessaire, nous ne pouvons lui attribuer ni commencement ni fin, comme limites au delà desquelles il n'existerait plus. Mais la conception du temps illimité nous est également impossible, une pareille notion ne pouvant se former que par une addition infinie de temps finis, addition qui occuperait

elle-même une éternité. « La négation d'un commencement implique en outre cette affirmation, qu'un infini s'est déjà écoulé jusqu'à présent : c'est-à-dire implique la contradiction qu'un infini se termine à chaque instant. Triple contradiction d'un infini qui vient de finir, d'un infini qui commence, et de deux infinis qui coexistent sans s'exclure ! » D'autre part, le temps minimum est inconcevable, mais un millionième de seconde qui ne serait pas divisible ne ferait pas partie du temps. Ainsi l'espace et le temps sont compris entre l'infiniment grand ou petit d'un côté, et le fini de l'autre, et ces deux extrêmes sont également inconcevables. « En résumé, le conditionné est la seule chose concevable ; l'inconditionné est ce qui est impensable. Le conditionné ou concevable est situé entre deux pôles ; et ces extrêmes sont tous deux inconditionnés, inconcevables et exclusifs. L'un est le limité inconditionné ou absolu ; l'autre, l'illimité inconditionné ou infini ; nous pouvons donc en général les appeler, l'un l'absolument inconditionné, l'autre l'infiniment inconditionné ; ou plus simplement l'absolu et l'infini : l'absolu exprimant ce qui est fini ou complet, l'infini ce qui ne peut être terminé ou conclu. Ces termes, que les philosophes ont confondus, devraient être non seulement distingués, mais opposés l'un à l'autre comme contradictoires... Autrement dit, de l'absolu et de l'infini nous n'avons aucune conception (1). »

Si les prémisses sont inattaquables, la conclusion est loin de l'être. D'abord le sens du mot absolu est fort variable dans la philosophie. Les uns entendent par là ce qui existe par soi-même (*Swayam-bhwa*) et sans relation avec autre chose (*A-diti*) ; et il est à remarquer que les Hindous l'appliquent dans ce sens tant à la matière qu'à l'esprit. Les autres entendent par l'absolu le parfait ou comble de la perfection. En employant ce mot comme synonyme de fini, Hamilton se laisse aller à une contradiction de termes ou à un jeu de mots comme celui qui consiste à parler d'un musicien achevé, d'un peintre consommé ou d'une œuvre d'art finie. Les termes qu'il oppose l'un à l'autre sont en réalité non pas l'absolu et l'infini, mais le fini d'une part, et de l'autre l'infiniment grand ou petit. Or ces deux notions sont-elles réellement contradictoires ou simplement superposables, et ne s'opposent-elles pas plutôt qu'elles ne s'opposent ? L'infiniment grand a pour antithèse l'infiniment petit ; si l'on synthétise ces deux extrêmes en un seul terme, l'infini, le fini est compris dans cette synthèse et n'en est pas exclu. Le fini est partie de l'infini, et

(1) *Lectures on metaphysics*, ch. xxxviii.

cette partie est elle-même infinie par rapport à ses subdivisions, toute quantité étant infiniment divisible. Loin d'être l'absolu, le fini est donc essentiellement relatif ; et en disant que nous sommes incapables de nous représenter le temps et l'espace ni comme bornés ni comme exempts de limites, Hamilton s'évertue à démontrer que nous ne pouvons concevoir ni le relatif comme absolu, ni l'absolu comme relatif, ce qui est évident.

Les mots eux-mêmes nous avertissent que l'infini ne peut être défini, expliqué ni figuré. Il est impossible de le percevoir, car toute perception est la perception d'une forme ; or toute forme est finie, et tout ce qui est fini a une forme. Nous ne pouvons concevoir une forme infinie : si nous cherchons à imaginer un cercle infini, nous ne pouvons nous représenter qu'une ligne droite, et une ligne droite infinie est également inimaginable : quelqu'un a démontré que dans l'infini les dimensions rentrent en elles-mêmes. Une forme est constituée par ses limites mêmes, et définie par le fait qu'elle se distingue des autres formes ; ce qui est fini ou conditionné est ce que nous pouvons nous représenter ou percevoir. La pensée qui a inspiré le philosophe écossais est que le fini ne peut satisfaire l'esprit humain, mais que l'infini le dépasse. Et, si nous mettons au clair le dilemme dont le simple soupçon l'a effrayé au point de lui faire chercher refuge dans le *credo quia absurdum*, nous nous trouvons en présence de cette alternative : ou bien l'infini est une chimère et l'esprit humain un enfant capricieux ; ou bien la forme est une illusion et nous possédons une faculté supérieure à la perception.

La première solution est celle du matérialisme. On a pu entrevoir et nous allons expliquer qu'elle contient une contradiction et que l'infini s'impose ; on peut échapper à cette difficulté de deux manières : on rafraîchit son front humilié dans l'eau bénite, comme Pascal et tant d'autres fiers penseurs, et l'on se jette dans les bras des religions anthropomorphiques, qui reviennent à un matérialisme transcendant ; ou bien l'on devient épicurien et sceptique, et l'on demande l'oubli au sommeil du positivisme, qui n'est qu'une religion déguisée.

La seconde solution est celle du monisme panthéiste. L'éblouissante conception de Parabrahm, dont s'éclairait l'antiquité, est le phare que la Théosophie vient rallumer pour guider l'esprit humain hors du labyrinthe de la Mâyâ.

AMARAVELLA (M. S. T.)

(A suivre.)

FABRE D'OLIVET ET SAINT-YVES D'ALVEYDRE

Quand, après avoir vaincu le dragon des préjugés, le chercheur s'enfonce dans l'étude aride de la science occulte, que de déceptions ne rencontre-t-il pas ? Tel auteur, qui semblait conduire au but tant désiré, déconcerte tout à coup par une phrase énigmatique, tel autre enferme son secret sous les mystérieux symboles, à tel point que le lecteur, découragé, rejette avec rage les bouquins poudreux dans l'encoignure ignorée qu'ils ne quitteront sans doute jamais plus.

Heureux toutefois qui persévère ! Devant l'opiniâtreté victorieuse, les obstacles s'écroulent un à un : les textes s'éclairent ; les idées s'enchaînent, et quelque jour la pure lumière des principes se montre, inondant de bonheur l'âme de l'audacieux chercheur. C'est alors qu'il veut remettre à leur place les vieux maîtres oubliés, c'est alors qu'il se présente aux contemporains, porteur de cette Vérité qui doit changer la face du monde ; mais il descend de trop haut pour être compris.

Louis Lucas retrouve dans l'Alchimie (1) les principes généraux faute desquels notre Physique, notre Chimie, notre Astronomie, n'ont aucun lien ; Louis Lucas meurt de désespoir. Aucun savant ne mentionne ses expériences actuellement oubliées ; son nom même ne se trouve dans aucune biographie. Les disciples de la Science Occulte sauront s'en souvenir.

Hœné Wronski pénètre de toute la force de son génie dans l'Absolu et rapporte aux Académies la réforme des mathématiques : Hœné Wronski meurt de faim. Quelques lignes de biographie annoncent à la Postérité qu'il était sans doute fou puisque ses œuvres sont incompréhensibles. Incompréhensibles ou incomprises ? demanderons-nous.

Fabre d'Olivet veut poursuivre les principes jusque dans leur domaine le plus reculé ; rien ne fatigue ses recherches, ni le nombre des textes, ni leur obscurité, ni les langues

(1) « Honneur à vous, grands philosophes, modestes savants, vieux alchimistes enfermés dans la fosse commune, que vous devez à d'infatigables collecteurs et à quelques pieux bibliophiles !... Honneur à vous savants chercheurs, que la popularité n'a jamais caressés de son aile éblouissante ; mais dont les travaux sont dilapidés par les plagiaires de tous les pays ! Je me fais gloire d'être l'un de vos plus fervents disciples et je vous tends la main à travers la tombe ! » Louis LUCAS (*Médecine nouvelle*, p. 15.)

diverses qui les composent, il apprend tout : Fabre d'Olivet meurt dans l'indigence, presque dans la misère, et, comme il a quelque peu ému les esprits supérieurs de son temps, on ne peut taire son nom, et l'on se venge en salissant la mémoire d'un des plus grands érudits du XIX^e siècle. Ecoutez et jugez :

« FABRE D'OLIVET, littérateur médiocre, de la même famille que Jean Fabre (de Nîmes), né à Ganges (Hérault), en 1767, mort à Paris en 1825, a donné quelques romans et quelques poésies ; mais il est surtout remarquable par la tournure mystique de son esprit. Il prétendit avoir découvert la clef des hiéroglyphes, avoir retrouvé le vrai sens de la langue hébraïque, qui était, disait-il, restée ignorée jusqu'à lui ; il publia dans ce but la *Langue hébraïque restituée*, 1816 : cet ouvrage insensé fut mis à l'*Index*. Fabre prétendit avoir guéri des sourds-muets par une méthode secrète (1). » (BOUILLET, *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie*, 12^e édition.)

Chercheurs, la carrière est ouverte ; voilà l'avenir que la société nous réserve ; suivez vos maîtres si vous en avez le courage. Après avoir été partout raillés, honnis et calomniés, si vous mourez de désespoir comme Lucas, de faim comme Wronski ou de dégoût comme d'Olivet, souvenez-vous de ceux qui ressuscitent les oubliés et quittez en paix ce monde, la Vérité vous survivra !

C'est donc un devoir de justice que nous venons accomplir, après l'éclatant témoignage rendu à cet auteur dans la *France Vraie* (2), en essayant d'exposer l'œuvre de Fabre d'Olivet.

Les faits parleront d'eux-mêmes en faveur du maître et nous prions d'avance le lecteur d'excuser la faiblesse de nos moyens eu égard à la grandeur de l'œuvre entreprise. Mais là ne doit pas se borner notre tâche.

Quelques critiques ont accusé un auteur contemporain, M. Saint-Yves d'Alveydre, d'avoir plagié Fabre d'Olivet. Nous devons donc exposer aussi, dans la mesure de nos faibles forces, l'œuvre de cet auteur, montrer les points où les travaux des deux chercheurs concordent, ceux où ils diffèrent, étudier leurs méthodes respectives et les conclusions auxquelles ils arrivent tous deux. Par là, sans vouloir nous-même être juge, nous fournirons à tous les moyens de décider la question en toute connaissance de cause.

* *

Fabre d'Olivet vint à Paris en 1780. D'après le désir de ses

(1) Comparez cette biographie avec celle de « Bouillet, philosophe (†) français » aussi pompeuse que ridicule.

(2) Saint-Yves d'Alveydre. *La France Vraie. Pro Domo*.

parents, il devait se consacrer au commerce de la soierie. Les marchands ne virent pas souvent son nom sur leurs gros registres, car le jeune homme se consacre bientôt exclusivement aux lettres et à la musique et fait même quelques opéras.

Une grande envie de connaître le torture; dans ses moments de méditation il rêve d'entreprendre une œuvre colossale, de synthétiser sous des lois supérieures l'ensemble de faits accumulés par l'humanité, de retrouver l'origine de celle-ci et ses destinées, en un mot de faire ce qu'il appelle dans plusieurs endroits de ses ouvrages *l'Histoire de la Terre*.

Une infatigable opiniâtreté le conduisit à la solution de ces terribles problèmes. Pendant vingt ans, il étudie dans la solitude, perdu parmi les petits employés d'un ministère. Il lit dans les originaux tous les auteurs de l'antiquité, grecs et latins. De là, il passe à l'étude de l'Égypte. En 1811, il guérissait un sourd-muet par un procédé découvert en déchiffrant un texte tiré d'un temple des Pharaons : son apostolat commençait.

Quels étaient donc ses moyens et par quelles méthodes était-il arrivé à de tels résultats ?

Le phare qui le guidait principalement, c'était la linguistique.

Pénétrant jusqu'au fond du génie des langues, il en avait retrouvé l'origine. Vérifiant les auteurs Latins par les Grecs et chacun d'eux par tous les autres, il parvint à édifier un lumineux résumé synthétique de leurs doctrines qu'il condensa sur le nom du sage le plus vénéré de la Grèce : les *Vers dorés de Pythagore* parurent en 1813.

Pythagore ! c'était le lien vivant qui réunissait la jeune civilisation grecque aux antiques Égyptiens ; c'était le trait d'union entre l'Orient et l'Occident !

Les *Vers dorés de Pythagore* renferment en un seul volume la somme d'érudition la plus forte qu'ait peut-être produit le XIX^e siècle ; c'est pourquoi les affirmations historiques de Fabre d'Olivet sont presque entièrement irréfutables, car, avant de les détruire, il faut détruire l'antiquité tout entière.

Notre auteur était remonté bien haut dans l'étude de ces origines ; mais il ne les possédait pas encore dans leur totalité. Un monument se dressait devant ses investigations, impénétrable : c'était la Genèse du prêtre égyptien surnommé Moïse. Là devait se trouver cette cosmogonie que les savants d'Égypte n'enseignaient qu'au plus profond de leurs mystères, là étaient enfermées les clefs qui devaient ouvrir l'antiquité et toute sa synthèse.

Mais comment lire ces pages si profondes alors qu'elles semblent ridicules grâce aux ignorants traducteurs ?

Le véritable hébreu est perdu, se dit Fabre d'Olivet. Ce que nous appelons aujourd'hui la langue hébraïque n'est qu'une pâle copie de la langue des mystères : retrouvons ce mystérieux langage et nous tiendrons enfin la clef de toutes les cosmogonies.

Mettant en jeu toutes les ressources qu'il put tirer du Samaritain, du Chaldaïque, du Syriaque, de l'Arabe, du Grec et même du Chinois, en trois ans Fabre d'Olivet avait restitué la langue des mystères. Il avait instauré une grammaire si admirable qu'elle s'appliquait à presque toutes les langues-mères connues, tant les principes qui la constituaient étaient élevés. C'est grâce à cette grammaire qu'il *restitua* l'hébreu et découvrit les trois sens de ce mystérieux langage constitué en corps, esprit et âme, à l'image de toutes les créations du collège des fils de Dieu.

Il traduisit alors les dix premiers chapitres de la Genèse de Moïse dans le second sens, ne voulant pas profaner les mystères du plus élevé, ni rester dans l'exotérisme du sens grossier. Il appuya la traduction de chaque mot d'un long commentaire, « prouvant l'interprétation de ce mot par son analyse radicale et sa confrontation avec le mot analogue samaritain, chaldaïque, syriaque, arabe ou grec ».

Pour renverser un monument aussi solidement bâti que la *Langue hébraïque restituée*, il faut plus qu'une calomnie bête de mysticisme, et le pape qui met un tel ouvrage à l'*index* fait preuve d'une ignorance qui peut causer sa ruine.

Les articles biographiques dans le genre de celui de M. Bouillet, cité ci-dessus, prouvent péremptoirement la lâcheté de ces gens qui ne se donnent même pas la peine de lire un auteur avant de salir sa mémoire.

Mais passons sur ces petites misères inhérentes à tout apostolat et suivons Fabre d'Olivet dans ses travaux.

Possesseur d'une grande partie des principes premiers de l'univers, grâce à la cosmogonie de Moïse, il pouvait enfin réaliser son rêve.

Quelle méthode fallait-il suivre pour exposer en deux volumes l'évolution du genre humain ?

Nos historiens modernes ignorent tous qu'il existe deux méthodes pour écrire l'histoire : l'une, la seule connue aujourd'hui, s'occupe des individus et des faits, considérés un à un ; l'autre, appliquée longtemps par les anciens, ne traite que l'évolution de la loi morale, sans s'occuper des individus ni des faits autrement que dans leurs rapports avec cette loi (1).

(1) V. les *Vers dorés de Pythagore*.

C'est la seconde méthode que suivit Fabre d'Olivet et, en six ans, il avait édifié l'œuvre qui résume toutes ses œuvres, *l'Histoire philosophique du genre humain* parue en 1822.

Il pose tout d'abord, dans cet ouvrage, la constitution intellectuelle de l'homme (1) et montre, dans la suite, l'action des milieux et des faits sur l'évolution d'une des races humaines, la race blanche. Il fait voir les vicissitudes que traverse cette race suivant qu'elle subit l'influence de la Providence, du Destin ou de la Volonté humaine, les trois grands principes qui dirigent l'univers.

Ce qu'il y a de remarquable dans cette étude, c'est la puissance prophétique des lois qu'il met en jeu. Cette puissance s'exerce non seulement sur le passé, mais encore sur notre présent. Nous reviendrons du reste tout à l'heure sur ce sujet.

Son œuvre accomplie, Fabre d'Olivet poursuivait une étude sur la cosmogonie de Moïse (2) quand l'ouvrage de lord Byron, *Caïn*, lui tomba dans les mains. Il ne lui fallut pas longtemps pour reconnaître, sous les admirables beautés de la forme, l'inférieure perversité du fond. Le *Caïn* de lord Byron lui apparut comme une incarnation de Nahash, de l'esprit d'égoïsme et d'orgueil, nommé par les chrétiens Satan. Toute sa science se leva contre ces fausses doctrines, et le commentaire qu'il fit pour réfuter cette œuvre est un des plus beaux livres de morale scientifique que nous ayons pu lire. Dans une lettre-préface au poète anglais, Fabre d'Olivet donne un résumé aussi clair que plein d'érudition de l'histoire de la Bible.

C'est aussi dans *Caïn* que Fabre d'Olivet éclaire de nouvelles lumières la Cosmogonie de Moïse en définissant Nahash, Adam, Ève, Caïn, Abel dans leurs rapports ésotériques.

Telles sont les œuvres importantes de Fabre d'Olivet : *Les Vers dorés de Pythagore*, 1813 ; *la Langue hébraïque restituée*, 1816 ; *l'Histoire philosophique du genre humain*, 1822 ; *Caïn*, 1823.

Nous connaissons maintenant les livres dans lesquels Fabre d'Olivet expose ses doctrines ; est-il possible de les résumer ?

Nous allons nous efforcer de le faire de notre mieux ; mais nous prévenons le lecteur qu'aucun résumé, pour aussi bien exposé qu'il paraisse, ne remplace l'original. Les gens qui apprennent les opinions des auteurs dans les résumés biographiques sont condamnés à ne jamais comprendre vraiment un système philosophique.

Ayant lu les œuvres de Saint-Yves d'Alveydre autant que celles

(1) V. n° 11 du *Lotus*.

(2) Qui n'a malheureusement jamais paru.

de Fabre d'Olivet, nous serions exposé peut-être à établir déjà une comparaison entre les systèmes différents de ces deux auteurs nourris à des sources communes. Aussi remplacerons-nous notre exposé par des citations d'une critique fort bien faite, parue en 1825 à propos de l'*Histoire philosophique du genre humain*.

Nous allons diviser ce résumé en trois parties : 1° Théorie cosmogonique de Fabre d'Olivet ; 2° Ses théories historiques et ses conclusions sociales ; 3° Ses théories morales.

1. *Théorie cosmogonique*. — La cosmogonie de Fabre d'Olivet dérive tout entière de la cosmogonie de Moïse. Mais il faut avoir lu sa traduction du *Sepher Bereschit* pour comprendre combien l'idée ésotérique des Égyptiens sur la création diffère des naïvetés que les traducteurs exotériques font dire à Moïse.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire comparativement les deux traductions. Le premier mot constitue une pierre de touche infail-
lible.

Toute traduction de la Genèse qui débute par : *Au commencement* est exotérique et par ce fait, fausse.

Le véritable début c'est : *Dans le Principe*.

Ainsi toutes choses sont créées en *Principiation*, en *Pensée* avant d'exister en *Acte*. De la création en Principiation les choses passent à celle en *Astral* et de là en *Matériel*.

On comprend sans peine comment toute la Genèse s'éclaire à ces lumières. Les noms propres ne désignent pas des individus ; mais des principes. Voyons l'application de cette théorie cosmogonique à l'homme. Je cite l'excellent résumé que M. Boisquet a fait des conceptions de Fabre d'Olivet :

« L'homme (le règne hominal, Adam), créé par Dieu à son image, pour être une des trois grandes puissances qui régissent l'univers, fut constitué en principe. Il se développait paisiblement dans une enceinte protectrice, mais lorsqu'il eut atteint une partie de ses forces, le feu interne, nécessaire à l'accroissement de toute création, devint dans lui une passion aveugle et ardente ; dans son délire il voulut se saisir du pouvoir extérieur, devenir créateur, et l'égal de celui à qui il devait l'existence. A l'instant même tout se matérialisa autour de lui, et cet être eut été éternellement malheureux, si Dieu, qui avait prévu sa désobéissance, ne lui eût donné les moyens de parvenir à la croissance infinie qui lui était destinée par son origine, et de se racheter en même temps de la faute qu'il avait commise.

« Précipité de sa gloire, l'homme fut condamné à élaborer la nature entière, en entrant en lutte avec le Destin qu'il s'était fait,

et celui qu'il allait se faire ; et n'eut pour soutien dans son immense travail que l'aide de la Providence divine, qu'il pouvait reconnaître ou méconnaître.

« Il parut sur la terre dans une nature trine ou quaternaire, suivant la manière de l'envisager : doué en principe de toutes les forces, de toutes les facultés dont il peut être revêtu par la suite, mais ne possédant en acte aucune de ces choses. Les premières races qui parurent furent faibles et débiles, et se développèrent par la nécessité, comme nous voyons les enfants croître et se fortifier par l'âge et l'exercice.

« Trois races s'élevèrent, ou simultanément, ou l'une après l'autre, dans des lieux différents. La race rouge fut originaire de l'Atlantide, la race noire parut en Afrique et la race jaune prit naissance en Asie. Ces trois races parvinrent peu à peu à la plénitude des connaissances que l'état social peut acquérir, et se disputèrent le sceptre du monde. Mais la race rouge, établie dans une île très considérable, finit par opprimer les deux autres, et se rendre maîtresse de l'univers. La perversité des Atlantes devint si grande que la Providence les abandonna entièrement. L'île Atlantique fut *enfondrée* par le déluge et les eaux lavèrent avec une extrême violence presque tous les continents. Dans cet effort terrible, les terres boréales sortirent du sein des mers et furent le berceau de la race blanche. C'est au développement de cette race que M. Fabre d'Olivet s'est principalement attaché (1). »

Quelques points de détail de ce résumé sont inexacts ; mais ils sont si peu nombreux que je n'ai voulu rien couper pour ne point nuire à l'ensemble qui est très clair. La fin de ce résumé montre la transition par laquelle Fabre d'Olivet passe de sa théorie cosmogonique à sa théorie historique.

Quelques citations du *Caïn* vont mieux faire comprendre la cosmogonie de Fabre d'Olivet en montrant comment il conçoit Adam et Ève, Caïn et Abel.

Inutile de répéter que l'acception que Fabre d'Olivet donne à ces noms est scientifiquement et rigoureusement déduite des racines ésotériques de la langue de Moïse :

« Adam est ce que j'ai appelé le *Règne hominal*, ce qu'on appelait improprement le *Genre humain* ; c'est l'*Homme* conçu abstractivement : c'est-à-dire la masse générale de tous les hommes qui composent, ont composé, ou composeront l'*Humanité* ; qui jouissent, ont joui ou jouiront de la *Vie humaine* ; et

(1) F. Boisquet : Trois articles sur l'ouvrage intitulé *De l'État social de l'homme*, 1825.

cette masse ainsi conçue comme un seul être, vit d'une vie propre, universelle, qui se particularise et se réfléchit dans les individus des deux sexes. Considéré sous ce dernier rapport, Adam est mâle et femelle.

« Soit qu'Adam se conçoive dans son essence universelle ou particulière, Ève est toujours sa faculté créatrice, sa force efficiente, sa volonté propre, au moyen de laquelle il se manifeste à l'extérieur. Dans le principe de son existence universelle, Ève n'est pas distinguée de la faculté créatrice universelle dont émane Adam. Ce n'est qu'au moment de sa distinction qu'Adam devient un être indépendant et libre, et qu'il peut exercer à l'extérieur, selon sa volonté propre, sa force efficiente, créatrice. C'est toujours par Ève qu'Adam se modifie en bien ou en mal. Ève fait tout en lui et hors de lui.

« Caïn et Abel sont les deux forces primordiales de la nature élémentaire. Ce sont les deux premiers êtres cosmogoniques produits par Ève, après que, par un certain mouvement vers la nature élémentaire, elle a perdu son nom d'Aïsha, qui désignait la nature intellectuelle d'Adam, pour prendre celui d'Ève, qui n'exprime plus que la vie matérielle de cet être universel. C'est dans cette vie matérielle que Caïn et Abel ont pris naissance, et que leurs principes, qui y étaient en puissance d'être, dès l'origine des choses, sont passés en acte pour produire tout ce qui doit à l'avenir constituer cette vie. Caïn peut être conçu comme l'action de la force compressive, et Abel comme celle de la force expansive. Ces deux actions, selon la forme desquelles tout existe dans la nature, issues de la même source, sont ennemies dès le moment de leur naissance. Elles agissent incessamment l'une sur l'autre, et cherchent à se dominer réciproquement, et à se réduire à leur propre nature. L'action compressive, plus énergique que l'action expansive, la surmonte toujours dans l'origine ; et l'accablant pour ainsi dire, compacte la substance universelle sur laquelle elle agit et donne l'existence aux formes matérielles qui n'étaient pas auparavant. »

Dans sa *Langue hébraïque restituée*, Fabre d'Olivet traduit, d'après le même système, les dix premiers chapitres de la Genèse. C'est à ce livre remarquable que nous renvoyons, faute de place, les chercheurs qui désirent approfondir cette théorie cosmogonique.

2. *Théories historiques.* — L'histoire, telle que nous la présente Fabre d'Olivet, peut être divisée en deux portions bien distinctes. L'une d'elles s'étend depuis Napoléon jusqu'au point où nous commençons au collège l'étude des temps historiques (Égypte,

Grèce primitive, Orphée, Hésiode, etc.); l'autre s'étend depuis cette époque jusqu'à l'origine de la Race Blanche.

Il montre cette race naissant sur les terres boréales au moment où la Race Noire est maîtresse de la terre ; puis la rencontre des Noirs et des Blancs, leurs luttes ; la civilisation progressive des Blancs, leur victoire sur les Noirs qu'ils chassent d'Europe et enfin la conquête de l'Inde par Ram, druide aryen, qui nous ramène aux temps dits historiques.

Mais le point capital de l'étude historique de Fabre d'Olivet, ce n'est pas l'enchaînement des faits, pour aussi ingénieux qu'il paraisse, c'est l'évolution des trois grands principes : Providence, Volonté humaine, Destin, qui donnent la raison d'être de ces faits :

« L'homme, créé libre pour être une des grandes puissances de l'univers, est précipité de son état glorieux, avant qu'il eût atteint son complément. Il est obligé de se diviser pour racheter sa faute et élaborer sa propre nature. Placé sur la terre, il a contre lui le Destin qu'il s'est fait et qu'il va se faire, et n'a pour aide, pour soutien immédiat dans ce grand travail, que la Providence divine. De là trois principes de politique générale toujours en contact.

« La Providence qui, par sa nature céleste, tend toujours à l'unité. Elle devient en politique le principe des théocraties, elle donne toutes les idées religieuses et préside à la fondation de tous les cultes ; il n'est rien d'intellectuel qui ne vienne d'elle, elle est la vie de tout ; son but est l'empire universel.

« Le Destin, qui donne la forme et la conséquence de tous les principes mis en action. Il n'y a rien de légitime hors de lui. Il est le principe des monarchies et le triomphe de la nécessité.

« Enfin la Volonté de l'homme, qui possède un mouvement d'action et de progression ; sans elle rien ne se perfectionnerait. Elle est le principe des républiques, le triomphe de la liberté, et la réalisation de tout ce qui peut être tant en bien qu'en mal.

« Ainsi chaque fois que les peuples sont trop opprimés par le Destin, ou trop corrompus par la Volonté de l'homme, il faut qu'il y ait réaction par la Providence, pour éviter la ruine totale des Etats, et l'interruption du travail de l'homme universel (1). »

Voyez maintenant l'application de cette sorte de prophétie par connaissance des principes sociaux, dont j'ai parlé tout à l'heure, dans le résumé suivant :

« Chaque fois que les hommes, emportés par une ambition et une cupidité sans bornes, sont parvenus à établir un point central

(1) Boisquet, *loc. cit.*

d'où ils peuvent développer les combinaisons de ce funeste binaire, signalé comme la ruine de tous les États par les sages de l'antiquité, il faut que le monde entier soit bouleversé dans ses rapports sociaux.

« Ce binaire consiste à réunir dans une capitale les trois aristocraties centrales, sur des bases totalement fausses, en annulant tous les droits publics qui pourraient leur servir de balancement. L'aristocratie ecclésiastique, après avoir matérialisé les croyances religieuses, perd sa considération; au premier bouleversement, on lui ravit ses biens, on la chasse, ensuite on la rappelle et on la solde pour la forcer d'agir dans une loi contraire à la loi religieuse qui la constituait.

« L'aristocratie militaire centrale, qui ne peut avoir de poids que par la destruction des droits civils des militaires provinciaux, est obligée de se lier avec des financiers pour atteindre à ce but; et dès qu'elle y touche, la première révolution la ruine de fond en comble. On lui enlève ses richesses et ses droits usurpés, et elle ne peut les remplacer que par des honneurs éphémères, les faveurs des rois, les dilapidations du trésor public ou des associations sourdes dans des affaires d'un commerce détestable.

« L'aristocratie spéculante abîme alors le commerce naturel, renverse tous les balancements provinciaux, détruit tous les liens des peuples, accumule les richesses, crée de nouvelles valeurs, métamorphose jusqu'au sein de la terre, sème avec une rapidité incroyable une corruption impossible à décrire, et cherche des consommateurs et des victimes jusqu'aux confins de l'univers. »

Quelle est pour Fabre d'Olivet la conclusion sociale qui se dégage de toute cette théorie ?

C'est l'établissement d'une société fondée entièrement sur la religion, d'une théocratie, et la création des castes. Ce point est très important à noter.

3. *Théories morales.* — La Cosmogonie doit être ici d'une importance capitale; car c'est par elle que Fabre d'Olivet arrive à la solution des plus hauts problèmes de Morale dans son *Cain*.

Avant d'aborder la façon dont il conçoit l'origine du Mal et son remède, voyons la définition de cette force subtile qui sera la cause de l'entraînement de l'Homme universel.

« *Nahash* caractérise proprement ce sentiment intérieur et profond qui attache l'être à sa propre existence individuelle et qui lui fait ardemment désirer de la conserver ou de l'étendre.

« *Nahash* est plutôt, si je puis m'exprimer ainsi, cet égoïsme radical qui porte l'être à se faire centre et à tout rapporter à lui.

« Moïse dit que ce sentiment était la passion entraînant de l'ani-

malité élémentaire, le ressort secret ou le levain que Dieu avait donné à la nature.

« *Nahash harym* ne serait pas un être distinct, indépendant, tel que vous avez peint Lucifer d'après le système que Manès avait emprunté des Chaldéens et des Perses ; mais bien un mobile central donné à la matière, un ressort caché, un levain, agissant dans la profondeur des choses, que Dieu aurait placé dans la nature corporelle pour en élaborer les éléments. »

Telle est la force qui va pousser Adam à envahir de son esprit la science créatrice. Pourquoi cette science cause-t-elle sa perte ? Fabre d'Olivet répond par une comparaison, puis par un discours d'Adam à Caïn.

« La vie et la science sont également bonnes ; mais elles demandent à être réunies convenablement et proportionnées l'une à l'autre.

« Quoiqu'un enfant jouisse de la vie dès le moment de sa naissance, sa vie encore faible, et pour ainsi dire à son aurore, n'a point assez de vigueur pour résister aux moindres ébranlements du corps et de l'âme, qu'elle supportera plus tard. Si l'on considère cet enfant du côté des aliments, on voit qu'il n'a besoin que d'un lait léger, et que, si on lui donnait autre chose, si on prétendait le nourrir de la même manière qu'un homme fait, on le tuerait inévitablement. Ce qui a lieu pour le corps, a également lieu pour l'âme. Si de trop bonne heure elle éprouve les secousses des fortes passions, elle y succombe. L'esprit est dans le même cas. La science, qui est son partage, doit lui être donnée avec ménagement. Vouloir qu'un enfant sache dans sa tendre jeunesse ce qu'il ne doit savoir qu'étant homme, c'est le perdre.

« L'Éternel Dieu, mon fils, avait donné la vie et la science à l'homme ; mais la vie dans la fleur de l'adolescence et la science seulement en germe. Il voulait que l'une se développât avec l'autre, et qu'elles parvinssent ensemble à leur plus haut degré de plénitude et de perfection. L'homme savait que cela était ainsi et même ne pouvait être qu'ainsi. Il savait qu'une science précoce exposerait sa vie et même pourrait la lui ravir. Quant à ce qui est de cette absence de vie appelée *mort*, il n'en avait qu'une idée confuse. Tout ce qu'il en concevait, c'est que c'était un état redoutable. Un événement funeste dont il est inutile de te rendre compte, parce qu'il ne peut te regarder que dans ses résultats, et que tu ne le comprendrais pas dans son principe parce que tu n'es encore qu'un enfant, ayant mis toute la science à ma portée, je ne pus résister au désir de la posséder. Entraîné par une passion aveugle, et croyant échapper au danger dont j'étais menacé, je

saisis le fruit qui m'était offert. Mon audace devança les temps, et mon esprit, en effet, envahit la science. Mais la prédiction de l'Éternel Dieu s'accomplit ; ma vie trop faible succomba sous le poids dont je l'avais accablée. Elle ne pouvait plus croître ; elle dut décliner. Un déclin éternel est la plus horrible des souffrances. L'Éternel Dieu me l'épargna en daignant changer le mode de ma vie. Alors tu naquis. Sans l'événement dont je t'ai parlé, tu ne serais pas né, Ève ne serait pas ta mère, ton frère n'aurait pas vu le jour, et l'humanité tout entière qui doit naître de vous n'eût pas existé. »

Ces prémisses établies, Fabre d'Olivet peut aborder l'exposition de ses idées sur l'origine du mal et ses remèdes :

« Ainsi donc les maux dont l'humanité se trouve malheureusement affligée sont les suites d'un accident, et n'entraient point du tout en principe dans le plan du créateur du Monde (comme veut le faire entendre Lucifer pour se disculper de les avoir amenés). Ces maux ne sont point éternels puisqu'ils sont renfermés dans un temps limité ; ils diminuent progressivement d'intensité à mesure que l'humanité s'étend, et dans le temps et dans l'espace, et ils finiront par disparaître entièrement en se confondant avec ce que les géomètres appellent les infiniment petits ; de la même manière, pour me servir d'une comparaison sensible, qu'une livre de sel, qui salerait fortement un seau d'eau, salera très peu une citerne, presque point un étang, et nullement un fleuve. »

L'espace et le temps, voilà donc les remèdes du mal que s'était fait Adam à lui-même, en se rejetant en arrière de l'Éternité. Ce mal aurait été éternel si Adam eût conservé sa vie universelle : il dut se diviser dans l'Espace, pour se guérir et se diviser à l'infini, au moyen du temps. C'est lorsque cette division sera achevée que le temps s'arrêtera, et que l'espace divisible disparaissant, Adam retournera à son état primitif d'unité indivisible et immortelle.

« Naître et mourir ne sont que la manifestation de ce mouvement mystérieux, qui porte de l'Immensité à l'Espace, et de l'Espace à l'Immensité ; de l'Éternité au Temps et du Temps à l'Éternité ; en sorte que pour elle la naissance et la mort ne seront plus autre chose qu'un changement d'état, un passage de l'état d'essence à celui de nature ou de l'état de nature à celui d'essence. »

Le lecteur peut voir, d'après ces quelques aperçus, un des plus grands torts de Fabre d'Olivet : il est presque exclusivement métaphysicien (1). Toutes ces démonstrations, pour aussi évidentes

(1) Nous craignons bien que le vrai mot ne soit point *métaphysicien*, mais bien

qu'elles soient d'ailleurs, naviguent dans un milieu qui choque les esprits positifs de notre époque. Que nous importent ces histoires de la chute de l'homme, nous disent-ils, pourquoi discuter sur ce péché originel, cause du mal?

Il faut reconnaître avec eux les lacunes des démonstrations exclusivement métaphysiques; mais il faut aussi bien comprendre qu'une explication, même métaphysique, est mille fois préférable à l'invocation de l'*inconnaissable*. Le positiviste questionné sur les origines reste coi et fuit lâchement; alors que le métaphysicien accepte le combat.

Si ce dernier se trompe, au moins devons-nous honorer en lui le courage qu'il a montré en se lançant dans la lutte.

Reconnaissons donc le défaut capital de Fabre d'Olivet, qui est de s'être trop cantonné dans le domaine de la métaphysique; mais reconnaissons aussi la puissance de son érudition et les secours immenses que ses œuvres peuvent fournir au philosophe, au grammairien et à l'historien.

Ses ouvrages sont écrits dans un style facile et d'une clarté excessive. Fabre d'Olivet ne vise jamais à l'effet et force l'évidence à se manifester par l'art avec lequel il met en jeu toutes les ressources de sa colossale érudition.

Peu de critiques se sont occupés de lui. A peine pouvons-nous citer M. Boisquet en 1825 et Saint-Yves d'Alveydre (dans sa *France Vraie*) de nos jours (1).

Toutefois, le système synthétique qu'il a mis au jour a exercé une influence réelle sur les productions postérieures et on peut en suivre les traces à travers l'*Humanité* de Pierre Leroux jusque dans la *Palingénésie sociale* de Ballanche.

Tel est Fabre d'Olivet: un grand érudit, un merveilleux philologue, un homme d'un génie vraiment supérieur, mais malheureusement aussi un trop grand métaphysicien.

*
*
*

Nous connaissons maintenant l'œuvre de Fabre d'Olivet au moins dans ses lignes générales; exposons celle de Saint-Yves d'Alveydre.

théologien anthropomorphe et vague, comme peut en juger le lecteur d'après l'exposé même de notre ami Papus. On peut voir dans cette doctrine des fragments *hindous* dénaturés, des mots précis retournés avec leurs lettres extérieurement modifiées, mais Fabre d'Olivet ne pouvait connaître des livres qu'on ne soupçonnait pas à son époque. (N. de la D.)

(1) Papus, qui a l'air de faire gloire à Saint-Yves de son hommage envers Fabre d'Olivet, devrait se rappeler que cet hommage tardif a été provoqué par des attaques assez justes. (N. de la D.)

Dès la première lecture, cet auteur apparaît comme un réalisateur d'une originalité très marquée. Rien de nébuleux dans son exposition, à la fois très affirmative et très élevée. L'histoire est là comme le champ expérimental dans lequel il manœuvre. Il énonce une loi, l'accompagne de définitions très nettes, et raconte une série de faits. A mesure qu'on avance dans cette exposition, la conclusion sort d'elle-même, éclatante, prouvant partout la justesse de la loi sociale énoncée.

Chacun de ses livres est un satellite dont la loi sociale qu'il appelle la Synarchie est le soleil, et tous ses livres gravitent autour de l'un d'eux, *la Mission des Juifs*, qui marque le point de départ et le point d'arrivée de tous ses travaux.

Que faut-il entendre par ce mot de Synarchie?

La Synarchie indique un type de gouvernement scientifiquement exact.

Il y a donc des gouvernements basés sur des principes scientifiquement déterminables et d'autres qui ne le sont pas?

C'est à la réponse à cette question que Saint-Yves a consacré toutes ses œuvres. Nous allons les passer rapidement en revue pour en déduire autant que possible les conséquences.

La Mission des Souverains,

La Mission des Ouvriers,

La Mission des Juifs,

La Mission des Français,

Voilà le bagage littéraire de notre auteur.

La Mission des Souverains parut en 1882.

Dans cet ouvrage l'auteur établit tout d'abord sur des définitions nettes et claires les différents types de gouvernement qui peuvent s'appliquer à une collectivité quelconque.

La République, la Monarchie, la Théocratie sont définies dans leur principe, leur fin, leur moyen, leur condition radicale et leur garantie.

Ces points bien expliqués, l'auteur fait quelques distinctions indispensables à connaître, par exemple la différence entre la *Religion* et les *Cultes* et surtout celle entre l'*Autorité* et le *Pouvoir*. A ce propos, il s'appuie avec justesse sur la famille en montrant qu'en elle :

« *Le père exerce le pouvoir sur ses fils, la mère et le grand-père l'autorité* (1).

(1) Cette comparaison de la famille n'est pas heureuse, car la famille dépeinte en cette phrase est une conception fautive des âges d'ignorance, capable de produire les résultats les plus déplorable. (N. de la D.)

C'est de ces définitions que découle la loi sociale dont l'histoire de l'Europe va montrer la vérification. La loi sociale éclate tout d'abord dans l'organisation de l'Église primitive où tous les membres de l'épiscopat étaient égaux, élus par les fidèles, institués par leurs collègues de la même province, confirmés par le métropolitain.

Il montre bientôt la violation de cette loi de relation des gouvernés aux gouvernants, du clergé et des fidèles, par l'évêque de Rome, instrumentaire lui-même de l'impérialat païen, qui s'érige en Empereur du clergé. Dès que ce césarisme se répercute à travers la papauté dans ces conditions, la Synarchie Judéo-Chrétienne n'existe plus et la loi païenne va seule diriger les actes des souverains d'Europe, le pape en tête.

L'histoire de notre continent se dresse tout entière pour montrer l'application fatale de cette loi, dans le cours de la *Mission des Souverains*.

En résumé dans ce livre l'histoire de l'Europe, gravitant autour de celle de la papauté, montre, preuves en main, la nécessité d'une réforme sociale synthétique. Nous reviendrons sur ce sujet.

La *Mission des Ouvriers* est une courte notice parue en 1883 et développée depuis dans la *France Vraie*. Aussi ne ferons-nous que la mentionner.

L'ouvrage capital de Saint-Yves d'Alveydre c'est sans contredit la *Mission des Juifs*, véritable synarchie de l'humanité, parue en 1884.

Nous ne pouvons, vu le manque de place, analyser même superficiellement cet énorme volume de près de 950 pages in-4. Notons-en cependant les points saillants.

La *Mission des Juifs* est divisée en vingt-deux chapitres. Les quatre premiers forment un tout spécial traitant des principes généraux de l'univers et de la connaissance qu'en avaient tous les peuples anciens ; les dix-huit derniers retracent l'histoire de l'humanité à travers plus de 8600 ans montrant partout que la loi sociale définie synarchie est bien l'instrument capable de diagnostiquer sûrement la résistance vitale d'une race, d'une nation et même d'une société. Saint-Yves montre, preuves en mains, que le principe de la loi sociale a été connu dès la plus haute antiquité, dès la race rouge, et qu'il a été transmis dans les sanctuaires d'âge en âge jusqu'aux Égyptiens. De là Moïse a choisi un peuple pour en transmettre la formule à travers les siècles, et Jésus une race pour la réaliser (1). De là le nom de *Loi Sociale Judéo-Chrétienne*.

(1) M. Saint-Yves néglige de prouver l'existence de ce Jésus ; c'était pour-

Enfin en 1887 paraissait la *France Vraie ou Mission des Français* dans laquelle l'Histoire de France depuis le *xiv^e* siècle montre l'évolution de la Synarchie française, seul moyen de sauver la Patrie de la perte à laquelle elle court fatalement. La *Mission des Juifs* ou Synarchie de l'humanité est le cercle dont la *Mission des Souverains* ou Synarchie de l'Europe est le rayon, et la *France Vraie* ou Synarchie de la France est le centre.

* * *

Voilà l'analyse, malheureusement trop écourtée, des œuvres de Saint-Yves d'Alveydre ; essayons maintenant d'en exposer la conclusion.

Ce qui frappe en premier lieu le chercheur dans ces ouvrages, c'est la généralité de ces principes qui sont ici appliqués uniquement au social. Nous pouvons affirmer sans crainte d'être contredit que Saint-Yves d'Alveydre a trouvé la physiologie de l'Humanité, bien plus qu'il a déterminé la loi de relation des divers groupes de l'humanité entre eux.

Quoi qu'il dise, c'est la méthode de la Science Occulte, l'Analogie (1), qui a guidé partout les investigations de cet auteur, et pour le prouver nous allons exposer son idée de la Synarchie uniquement par la physiologie humaine. Ayant poussé particulièrement nos recherches vers ce point, il nous sera d'autant plus facile de l'exposer au lecteur.

Tout est analogue dans l'Univers, la loi qui dirige une cellule de l'homme doit scientifiquement diriger cet homme, la loi qui dirige un homme doit scientifiquement diriger une collectivité humaine, une nation, une race.

Étudions donc rapidement la constitution physiologique d'un homme. Point n'est besoin pour cela d'entrer dans de grands détails et nos déductions seront d'autant plus vraies qu'elles s'appuieront sur des données plus généralement admises.

L'homme mange, l'homme vit, l'homme pense.

Il mange et se nourrit grâce à son estomac, il vit grâce à son cœur, il pense grâce à son cerveau (2).

Ses organes digestifs sont chargés de diriger l'ÉCONOMIE de la machine, de remplacer les pertes par de la nourriture et de mettre en réserve les excédents à l'occasion.

tant important pour démontrer cette fameuse filiation qui transmet une loi aussi peu universelle. Que deviennent les Orientaux dans tout ceci ? (N. de la D.)

(1) Trop peut-être, car la vérité historique est souvent foulée aux pieds. (N. de la D.)

(2) Il est entendu que nous parlons *physiologiquement* ; aussi ne faut-il pas s'étonner outre mesure de la tournure positiviste de cet exposé.

Ses organes circulatoires sont chargés de porter partout la force nécessaire à la marche de la machine, de même que les organes digestifs fournissent la matière. Ce qui a la force, c'est un Pouvoir, les organes circulatoires exercent donc le Pouvoir dans la machine humaine.

Enfin les organes nerveux de l'homme dirigent tout cela. Par l'intermédiaire du grand sympathique inconscient marchent les organes digestifs et circulatoires ; par l'intermédiaire du système nerveux conscient, les organes locomoteurs. Les organes nerveux représentent l'AUTORITÉ.

Économie, Pouvoir, Autorité : voilà le résumé des trois grandes fonctions renfermées dans l'homme physiologique.

Quelle est la relation de ces trois principes entre eux ?

Tant que le ventre reçoit la nourriture nécessaire, l'économie fonctionne bien. Si le cerveau, de propos délibéré, veut restreindre la nourriture, l'estomac crie : « J'ai faim, ordonne aux membres de me donner la nourriture nécessaire ». Si le cerveau résiste, l'estomac cause la ruine de tout l'organisme et par lui-même celle du cerveau ; l'homme meurt de faim.

Tant que les poumons respirent à l'aise, un sang vivificateur c'est-à-dire *puissant* circule dans l'organisme. Si le cerveau refuse de faire marcher les poumons ou les conduit dans un milieu malsain, ceux-ci préviennent le cerveau de leur besoin par l'angoisse qui peut se traduire : Donne-nous de l'air pur, si tu veux que nous fassions marcher la machine. Si le cerveau n'a plus assez d'autorité pour le faire, les jambes ne lui obéissent plus, elles sont trop faibles, tout s'écroule et l'homme meurt d'asphyxie.

Nous pourrions pousser cette étude plus loin, mais nous pensons qu'elle suffit à montrer au lecteur le jeu des trois grandes puissances : Economie, Pouvoir, Autorité, dans l'organisme humain.

Retrouvons maintenant ces grandes divisions dans la société.

Réunissez en un groupe toute la richesse d'un pays avec tous ses moyens d'action, agriculture, commerce, industrie, vous aurez le ventre de ce pays, constituant la source de son ÉCONOMIE.

Réunissez en un groupe toute l'armée, tous les magistrats d'un pays, vous aurez la poitrine de ce pays, constituant la source de son POUVOIR.

Réunissez en un groupe tous les professeurs, tous les savants, tous les membres de tous les cultes, tous les littérateurs d'un pays, vous aurez le cerveau de ce pays, constituant la source de son AUTORITÉ.

Voulez-vous maintenant découvrir le rapport scientifique de ces groupes entre eux, dites :

VENTRE = ÉCONOMIE = ÉCONOMIQUE
 POITRINE = POUVOIR = JURIDIQUE
 TÊTE = AUTORITÉ = ENSEIGNANT

et établissez les rapports physiologiques.

Qu'arrivera-t-il si dans un État l'Autorité refuse de donner satisfaction aux justes réclamations des gouvernés ?

Etablissez cela analogiquement et dites :

Qu'arrivera-t-il si dans un organisme le cerveau refuse de donner satisfaction aux justes réclamations de l'estomac ?

La réponse est facile à prévoir. L'estomac fera souffrir le cerveau et finalement l'homme mourra.

Les gouvernés feront souffrir les gouvernants et finalement la nation périra.

La loi est fatale.

Ainsi dans la physiologie du social comme dans celle de l'homme individuel, il existe un double courant :

1° Courant des gouvernants aux gouvernés, analogue au courant du système nerveux ganglionnaire aux organes viscéraux ;

2° Courant réactionnel des gouvernés aux gouvernants, analogue au courant des fonctions viscérales aux fonctions nerveuses.

Les pouvoirs *Enseignant, Juridique, Economique*, constituent le second courant.

Le premier est formé par les pouvoirs *Législatif, Judiciaire, Exécutif*.

Tels sont les deux pôles, les deux plateaux de la balance synarchique.

Nous avons choisi cette façon d'exposer le système de M. Saint-Yves d'Alveydre afin de mieux faire sentir à tous son caractère dominant : une analogie toujours strictement observée avec les manifestations de la vie dans la nature.

Tel est et sera toujours le cachet d'une création se rattachant au véritable ésotérisme ; tout système social ne suivant pas analogiquement les évolutions naturelles est un rêve et rien de plus.

On voit que, somme toute, la découverte mise à jour dans les *Missions* est celle de la loi des gouvernés *Enseignant, Juridique, Economique* ; car la loi des gouvernants *Législatif, Judiciaire, Exécutif* est connue depuis bien longtemps, transmise par le monde païen.

Déterminer scientifiquement l'existence et la loi de la vie organique d'un peuple ; déterminer de même la vie de relation de peuple à peuple et de race à race : tels sont les problèmes étudiés dans les ouvrages de Saint-Yves d'Alveydre. Partout la vie

doit suivre des lois analogues ; aussi, pour ne parler qu'en passant de la vie de relation des peuples européens entre eux, il ne faut pas être grand clerc pour voir son organisation anti-naturelle. Représentez-vous, en effet, des individus agissant entre eux comme le font les grandes puissances ? Combien de temps resteraient-ils sans aller à Mazas ? La loi qui règle aujourd'hui les relations de peuple à peuple c'est celle des brigands, toujours armés, toujours prêts à s'allier pour tomber sur le plus faible et se partager sa fortune. Quel exemple pour les citoyens !

C'est pourquoi l'ésotérisme peut scientifiquement parler à tous les peuples et leur dire :

« Changez vos rois, changez vos gouvernements, vous ne ferez rien qu'aggraver vos maux. Ceux-ci viennent non pas de la forme gouvernementale, mais bien de la Loi qui la constitue. Appliquez la loi de la nature et l'avenir s'ouvrira radieux pour vous et vos enfants (1) ! »

..

Je viens d'exposer le mieux qu'il m'a été possible le système social défendu par M. Saint-Yves d'Alveydre (2). Par quel moyen cet auteur a-t-il eu connaissance de cette loi sociale ?

C'est ce que nous allons essayer de découvrir.

L'étude approfondie qu'il avait faite de Fabre d'Olivet (3), les efforts qu'il consacra à vérifier toutes les sources de cet auteur dans les originaux l'amènèrent fatalement à cette conclusion : il a existé, à une époque très éloignée de la nôtre, un Empire Universel sur la Terre.

Poursuivant l'étude de cet empire universel, il rechercha quelle en était la constitution et le fonctionnement. C'est là qu'il découvrit l'existence de la Loi Sociale Trinitaire.

En cherchant quelle fut l'époque et la cause de sa chute, il fut amené à constater la loi exclusivement politique qu'il appela *Loi de Nemrod*, opposée du tout au tout à la précédente.

Enfin en suivant à la piste la transmission de la Loi Sociale trinitaire de sanctuaire en sanctuaire depuis l'Inde, il y a 86 siècles, jusqu'à Jésus, il fut amené à constater l'existence d'une

(1) Ceci est naïf, car ou la loi vitale fonctionne déjà (et elle le doit puisqu'il y a vie) ; ou elle ne fonctionne pas, alors il faut forcément changer les rois et les gouvernements pour « appliquer » la « Loi qui constitue la forme gouvernementale ». (N. de la D.)

(2) Si c'est en cela que consiste le système social de M. Saint-Yves (d'Alveydre) ce n'est pas neuf et ça ne vaut pas le fouriérisme. (N. de la D.)

(3) Comme il le déclare franchement dans la *Mission des Juifs* et dans la *France Vraie*.

chaîne ininterrompue qu'il trouva du reste mentionnée dans le XI^e chapitre de la Cosmogonie de Moïse, traduite ésotériquement.

Cette chaîne passait des sanctuaires Indous aux Égyptiens avec Abraham comme chaînon, et des Égyptiens au peuple Juif avec Moïse. Jésus marque le passage du mouvement des transmissions aux peuples chrétiens; de là le nom de *Loi Sociale Judéo-Christienne* donné par Saint-Yves à la loi trinitaire de l'Empire Universel (1).

Comme on peut le voir, c'est en alliant harmonieusement le Paganisme au Judaïsme et celui-ci au Christianisme qu'il a fait surgir du contact des deux pôles opposés la synthèse sociale.

Il nous reste à revenir sur quelques-unes de nos affirmations pour les prouver.

Nous avons dit que Saint-Yves avait vérifié les sources de Fabre d'Olivet dans les originaux. Nous ajouterons qu'il suffit de parcourir le chapitre iv de la *Mission des Juifs* ainsi que beaucoup de points divers de cet ouvrage pour avoir la certitude de la vérité de cette assertion. Il est inutile de montrer longuement l'avantage que retire un auteur de l'étude des maîtres dans leurs œuvres et non dans celles de leurs disciples. L'histoire de la philosophie tout entière est là pour le dire. C'est donc grâce à ce travail sur les originaux que Saint-Yves a pu découvrir l'alliance des deux contraires que Fabre d'Olivet n'a pas essayé de traiter.

Nous avons dit de plus que c'est en traduisant le xi^e chapitre de la Cosmogonie de Moïse que Saint-Yves avait trouvé la relation de cette transmission séculaire de la loi sociale.

Cette traduction d'un chapitre que Fabre d'Olivet n'a pas abordé montre encore les connaissances personnelles en linguistique de l'auteur de la *Mission des Juifs*. Certains procédés qu'il emploie, entre autres celui de la lecture des mots hébreux de gauche à droite, lui sont également personnels (2).

Enfin quand nous aurons cité l'application de la Loi Sociale à l'histoire de la France nous aurons terminé les principaux points par lesquels notre auteur affirme son indépendance vis-à-vis de Fabre d'Olivet.

Comment résumerons-nous maintenant l'œuvre de Saint-Yves d'après ses ouvrages parus jusqu'à ce jour ?

A notre avis Saint-Yves d'Alveydre a fait pour le *Social* ce que Louis Lucas a fait pour la *Chimie* et la *Physique*, Wronski pour

(1) L'empire ne peut pas être universel s'il n'est que judéo-chrétien, il ne peut être que ridicule, il ne peut même pas être. (N. de la D.)

(2) Ainsi que beaucoup d'imagination. (N. de la D.)

les *Mathématiques*, Fabre d'Olivet pour la *Linguistique* et la *Cosmogonie*.

*
**

Nous avons promis de ne pas poser nous-même de conclusions ; aussi laissons-nous maintenant le lecteur libre de juger à sa guise d'après l'étude qu'il vient de parcourir. Nous avons fait tous nos efforts pour rendre les méthodes respectives des deux auteurs aussi claires que possible ; toutefois nous conseillons au lecteur sérieux de ne juger définitivement qu'après avoir vérifié nos assertions dans les originaux. Puisse le chercheur comprendre par là l'élévation intellectuelle que peuvent atteindre ceux qui, vainqueurs des découragements et des préjugés, abordent avec courage l'étude de la Science Occulte (1) !

PAPUS. (M. S. T.)

LE POINT DE VUE SCIENTIFIQUE

DE L'ÉTAT APRÈS LA MORT

(Suite)

II

L'existence des facultés transcendantes ne donne pas seulement la certitude de l'immortalité, mais aussi, dans une certaine mesure, des indications sur son mode d'être. A ce dernier point de vue, la question la plus importante est de savoir si la mort nous réunit encore à ceux avec qui nous étions liés sur la terre ; cette question ne peut être traitée que par les renseignements que nous fournit le somnambulisme.

La conscience somnambulique est plus étendue relativement au temps et à l'espace que la conscience sensible, déjà par le fait même que celle-ci est contenue dans la première, tandis qu'inversement le réveil du somnambulisme est sans réminiscence. Nous avons là, à proprement parler, la solution de la question ; les facultés transcendantes, comme la lecture directe de la pensée, sont même de telle nature qu'elles impliquent un rapport beau-

(1) Nous avons inséré ce long plaidoyer pour les matières utiles qu'il contient, mais le lecteur appréciera l'indépendance de l'esprit théosophique de notre revue, car les livres de M. d'Alveydre sont loin d'être théosophiques, les deux qualités théosophiques *élémentaires* étant la *modestie* et le *respect strict de la vérité*. (N. de la D.)

coup plus intime que cela n'est possible au point de vue terrestre. C'est pourquoi il s'en faut de beaucoup que les parties constitutives anciennes de la conscience soient abandonnées ; au contraire, de nouvelles viennent s'y ajouter. D'autre part, concevoir le moi transcendant, malgré sa conscience élargie, comme menant une existence solitaire, est chose arbitraire même fantaisiste.

Mais le sentiment humain n'exige pas seulement la continuation des anciennes relations ; il exige aussi cette continuation accompagnée de la conscience de leur identité avec les précédentes. Nous ne voulons pas seulement retrouver ceux avec lesquels nous étions liés par l'amour, nous voulons aussi les reconnaître. Sans ce souvenir, la conservation des rapports antérieurs n'aurait pas plus de valeur que le fait de noter des rapports entièrement nouveaux. Le somnambulisme nous offre aussi à ce point de vue la certitude, et cette consolation ne nous serait pas refusée même dans le cas d'une réincarnation continuelle. Dans ce cas même on ne pourrait admettre une solution de ces rapports parce que dans chaque incarnation corporelle se retrouve ce qui a lieu dans celle-ci : c'est-à-dire l'âme y dépasse la conscience.

Ainsi nous avons la réunion transcendante en même temps que l'isolation sensible. On ne peut considérer l'âme comme dépourvue de fonctions dans la partie qui échappe à l'incarnation.

En effet, elle fonctionne dans le somnambulisme, ce qui ne pourrait avoir lieu si l'existence transcendante et l'existence sensible se suivaient seulement et n'étaient pas contemporaines. Nous voyons donc par là que nous ne sommes pas obligés de choisir entre la réincarnation ou l'existence transcendante. La simultanéité des existences étant donnée, on peut accentuer l'une ou l'autre des deux et, selon le point de vue choisi, affirmer ou nier la réincarnation, d'autant plus que l'existence terrestre est très courte relativement pour la conscience transcendante.

Que si l'on ne nie pas la réincarnation incessante, alors il ne faut pas dire qu'il y a *ou* réincarnation *ou* existence transcendante, mais à la fois *et* l'une *et* l'autre.

On pourrait en tout cas motiver la nécessité des renaissances par la raison qu'une existence terrestre rend possible un progrès plus intense précisément à cause de ses maux et de ses obstacles plus grands : mais les faits qui nous autoriseraient à établir cette comparaison nous manquent. Nous connaissons, nous voulons et nous agissons aussi en tant qu'êtres transcendants ; par là même la possibilité d'un progrès nous est donc donnée.

Quiconque prête foi aux phénomènes spirites reconnaîtra la possibilité que les influences spiritistes soient sujettes au chan-

gement. Les soi-disant fantômes cessent avec le temps. Les esprits qui, en faisant usage de leur faculté organisatrice, apparaissent comme des matérialisations, déclarent souvent que bientôt ils ne pourront plus venir.

Je rappellerai seulement la scène d'adieux entre le fantôme Katie-King et le médium du professeur Crookes. Le fantôme déclara que dès ce moment il ne pourrait plus se montrer ; qu'il pourrait peut-être plus tard communiquer par écrit avec le médium, mais que ce dernier à l'état de clairvoyance pourrait le voir en tout temps. Déjà au commencement de la médiumnité de miss Cook le fantôme avait annoncé qu'il n'aurait la force de rester près du médium que pendant trois ans et qu'ensuite il devrait prendre congé. Mais là où les modifications d'un état ont lieu, là aussi le développement et le progrès sont possibles. Si nous considérons le point où nous sommes arrivés à la lumière d'un darwinisme métaphysique, nous partagerons l'opinion de Schelling au sujet de la vie future : « Un être qui s'est élevé d'une nuit si profonde à une si haute lumière, autorise les plus grandes espérances et semble aller à l'encontre de métamorphoses vis-à-vis desquelles les plus grands événements de sa vie externe et interne dans le monde actuel ne peuvent être pris en considération. »

Nous oserons donc pour ces motifs résumer notre jugement sur la mort en disant que non seulement elle n'est pas un mal, mais qu'elle est un gain positif, ce que le somnambulisme révèle déjà assez clairement. On a fait aux investigateurs du somnambulisme et à moi aussi le reproche que nous exagérons la portée de cet état et que nous confondions même des phénomènes sous-sensibles avec des phénomènes supra-sensibles. Il me sera facile au moment voulu de battre en brèche cette objection dans une psychologie transcendante. S'il n'y avait pas du reste dans ce rapprochement avec l'état futur quelque chose de décisif, on ne comprendrait pas pourquoi la religion bouddhiste, la seule qui produit systématiquement l'état somnambulique et repose même sur les expériences provenant de ce dernier, a considéré son plus haut degré comme déification. Il serait de même inexplicable que les extatiques chrétiens qui expérimentèrent eux-mêmes ces états, les eussent considérés comme un ravissement passager en Paradis. Aussi nos somnambules modernes affirment-ils que l'état transcendant est béatifique ; ils ne veulent pas être ramenés à la conscience terrestre ; ils ne veulent pas être réveillés ; ils se refusent à faire usage de leur instinct curatif pour trouver des moyens de guérison. Ils tremblent de rentrer

dans leur organisme apparemment sans vie, au-dessus duquel ils planent objectivement ; enfin ils sont tous unanimes à reconnaître la parenté de leur état avec la vie future. S'ils se réveillent en général privés de souvenir, il reste néanmoins souvent dans la sphère du sentiment des traces de leur état passé, qui éveillent en eux le désir d'y rentrer.

Du Potet a connu un autosomnambule qui tombait de lui-même dans cet état, et qui, parce qu'il en possédait encore un vif désir après son réveil, refusait d'être magnétisé artificiellement. Il ne voulait pas être guéri et comme ses parents insistaient pour qu'il subit un traitement magnétique, il s'ensuivit un combat auquel le magnétiseur n'échappa qu'à grand'peine. Ce n'est pas la mort qui effraie les somnambules, mais plutôt le retour à la vie. Le fait qui se répète si souvent de mourants prenant dans les derniers moments une expression si pacifique pourrait s'expliquer par la circonstance que la contraction douloureuse des muscles se relâche avec la disparition de la vie.

Quand nous voyons que des morts sur leurs lits de parade prennent une expression si tranquille, alors que leurs traits furent contractés douloureusement jusqu'au dernier moment, l'explication physiologique ne nous satisfait pas.

Dans le cas d'une mort douloureuse (qui est déjà perçue par la conscience transcendante comme un fait objectif) l'expression du visage des derniers moments devrait être immobilisée par la mort, mais comme le contraire a souvent lieu, nous ne pouvons l'expliquer que par la solidarité existant encore, jusqu'à un certain point, entre l'âme déjà sous les influences transcendantes et le corps, son œuvre, qui en est détaché. Certainement le simple sentiment de contraste peut aussi contribuer, chez le mystique bouddhiste, chez l'extatique chrétien et chez le somnambule plongé dans un sommeil profond, à leur faire considérer leurs états comme paradisiaques ; mais en faisant même abstraction de cette dernière circonstance, une simple comparaison négative avec l'existence terrestre doit ressortir en faveur de l'au delà.

Nous n'avons qu'à nous représenter les nombreux maux terrestres, les douleurs et les maladies, même simplement l'esclavage et les limitations qui sont données par le fait de la corporéité pour pouvoir en apprécier toute la délivrance. Nous ne nous trouvons pas certainement en tant qu'êtres transcendants en dehors de la nature dont nous sommes soumis aux influences, mais pendant la vie le corps est un produit plus ou moins fixe de la faculté

organisatrice qui, par contre, se meut beaucoup plus librement dans la vie de l'au delà et peut résister aux influences et aux perturbations extérieures. Les phénomènes constatés pendant les matérialisations, la stigmatisation, les apports, la méthode curative autopsychique dans l'hypnotisme et le somnambulisme avec son instinct des prescriptions médicales, peuvent nous éclairer à ce sujet.

Au point de vue intellectuel vient encore s'ajouter l'intensité de la conscience qui embrasse toutefois avec elle la conscience terrestre. De là découlent la permanence du souvenir individuel et la certitude de revoir nos morts. Cependant cette intensité semble comporter une limitation qui, d'autre part, se résout en faveur de la chose elle-même. Imaginons-nous que la faculté de lire la pensée, se manifestant déjà dans le somnambulisme et qui au point de vue moral devient un diagnostic du caractère moral, s'intensifie encore dans l'au delà, et nous comprendrons que l'affinité élective doit y jouer un rôle beaucoup plus important qu'ici-bas. Or cette limitation du revoir ne peut être considérée que comme un gain.

Quant à ce qui concerne le lieu même de l'au delà, l'opinion que la mort entraîne un changement de place devrait être en tout cas prouvée tout d'abord et, jusqu'à preuve du contraire, on doit admettre que nous restons dans le même monde bien que nous n'y percevions point au moyen des sens et que nous n'y soyons point sensiblement perceptibles, abstraction faite des exceptions connues. Du fait que nous disparaissions optiquement de ce monde pour nos frères et que nous cessons d'être en relation avec eux, le vulgaire tire la conséquence d'un transfert au point de vue de l'espace, alors qu'on ne peut considérer ce fait que comme une disparition hors de la sphère de la sensibilité d'autrui, parce que précisément la preuve ne s'étend pas plus loin. Mais on doit avouer que par suite du dépouillement du corps nos relations avec ce monde sont tellement changées que cela revient à un transport dans un tout autre monde. Notre mode de perception, notre connaissance des forces de la nature, notre activité au moyen de ces forces sont complètement changés ; à cela tient aussi le fait que notre locomobilité devient tout autre. Un naturaliste des plus remarquables a dit : « Il est possible qu'il puisse exister des êtres intelligents capables d'agir sur la matière quoi- qu'ils ne soient pas eux-mêmes directement perceptibles à nos sens. » Comme la plupart des changements sur la terre proviennent de forces, de différents modes de la matière et de l'éther qui ne sont pas perceptibles pour nous et ne peuvent être

connus que par leurs effets, nous devons admettre qu'il existe des intelligences d'une nature éthérée, et nous n'avons aucun motif de nier qu'elles se servent de ces forces éthérées qui forment la source d'où découlent toute force, tout mouvement, toute vie sur la terre. Nos sens limités et la capacité de notre intelligence ne nous permettent de recevoir que les impressions et les perceptions de quelques-unes des manifestations les plus diverses du mouvement éthéré parmi les phases si différentes de la lumière, de la chaleur, de l'électricité et de la gravitation ; mais aucun penseur ne soutiendra un seul moment qu'il ne puisse y avoir d'autre mode possible d'activité pour cet élément primitif. Il est possible et même vraisemblable qu'il y ait des modes de perceptions qui soient plus hauts que tous les nôtres, comme la vue est plus élevée que le tact et l'ouïe. Nous devons donc admettre qu'il peut y avoir et qu'il y a même vraisemblablement des organismes susceptibles de recevoir les impressions de ces diverses espèces des mouvements de l'éther. Chacune de leurs facultés répondrait à un genre d'activité de l'éther. Ils peuvent peut-être posséder une force de vélocité pour se mouvoir analogue à celle de la lumière ou du courant électrique. Ils peuvent avoir une force visuelle même aussi pénétrante que celle de nos plus forts microscopes et télescopes. Ils peuvent avoir un sens passablement analogue au spectroscopie, ce récent triomphe de la science, et être mis par là même en état de découvrir instantanément la constitution intime de la matière sous toutes ses formes, soit dans les êtres organisés, soit dans les étoiles et les nébuleuses. Les êtres se trouvant en possession de ces forces qui sont incompréhensibles pour nous ne seront pas surnaturels, sinon dans un sens très limité et illégitime du mot.

Et si ces forces s'exerçaient de façon à ce que nous pussions les percevoir, ce résultat ne serait pas un miracle dans le sens où Hume et Tyndall emploient ce mot. Ce ne serait pas une violation des lois de la nature ; ce ne serait pas une atteinte portée à la loi de la conservation de la force (1).

D^r ALFREDO-JORGE RINALDO.

(A suivre.)

(1) Wallace, *Conception scientifique du surnaturel*.

PSYCHOLOGIE DE L'ÉGYPTE ANCIENNE

(Suite.)

La croyance en une « vie éternelle accordée au juste, tandis que le méchant subit une seconde mort » ainsi que s'exprimaient les Egyptiens, suppose un jugement du défunt rendu après sa mort. Ce jugement des morts est souvent représenté sur les peintures anciennes, comme dans celle dont suit la description : Dans la salle de la double Vérité se tient *Osiris*, le juge des Morts ; il est assis sur un trône, la crosse d'une main, le fouet de l'autre, la couronne de plumes sur la tête ; autour du cou une chaîne avec le symbole du juge suprême, une tablette qui s'appelait la Vérité. Un défunt entre en suppliant ; il est reçu par la déesse de la Vérité, *Mat*. Au milieu de la salle est une balance sur un des plateaux de laquelle le défunt dépose son cœur. *Anubis*, à la tête de chacal, met dans l'autre plateau une statuette de la déesse de la Justice. *Horus* à la tête d'épervier vérifie le poids, et *Thot*, le Dieu de l'écriture, à la tête d'ibis, inscrit sur une tablette le résultat de la pesée. *Osiris* prononce le jugement.

Le cœur était-il trouvé trop léger, le défunt devait mourir une seconde fois, c'est-à-dire que son cœur avait à recommencer la migration de trois mille ans à travers les divers corps d'animaux, à commencer par le porc, tandis que l'âme était livrée sans rémission à l'annulation par l'office des esprits de l'enfer. Par l'exécution de cette peine, l'existence transcendente du Damné pénètre dans l'âme du défunt, comme un démon vengeur ; il lui rappelle son mépris de la conscience, sa raillerie des prières, il le fustige de ses péchés, et le livre en pâture au courant tourbillonnant des éléments conjurés.

Flottant, ballottée entre le ciel et la terre, sans pouvoir échapper à leurs anathèmes, l'âme condamnée cherche un corps humain où se réfugier, et dès qu'elle en a trouvé quelqu'un, elle le martyrise, l'accable de malédictions, le précipite dans le vice et dans le meurtre (1). Ce n'est qu'après des siècles qu'ayant enfin atteint le but de ses tourments, cette âme damnée subit la seconde mort. L'enfer a soixante-quinze divisions, semblables en leurs dispositions à la Gehenna ou Ghinam de la Qabalah, où l'âme des condamnés est soumise aux tortures. Ce sont des chaudières ardentes

(1) Voir G. Maspero, *Histoire des peuples primitifs*.

où elles sont brûlées, puis dans les plus terribles souffrances de la soif, elles sont jetées dans l'eau froide. Les aliments qui s'offrent à l'affamé se transforment en ombres; des démons rouges les attachent à des poteaux et déchiquètent leurs chairs avec des glaives, les suspendent par les pieds, leur arrachent le cœur du corps, etc. Toutefois les tortures infernales ainsi décrites semblent n'avoir été applicables qu'aux plus grandes fautes, et dans la doctrine *ésotérique* les peines infligées aux êtres immatériels étaient tout autres.

Le défunt avait-il trouvé grâce aux yeux d'Osiris, alors les joies du Paradis, des Champs-Élysées l'attendaient. Les Dieux se présentaient à son lit de mort pour recevoir son âme.

« *Ils purifient son corps de toute souillure ; ils redressent ses jambes, et fortifient ses articulations ; ils préparent son corps à une résurrection.* »

Nous retrouvons dans le Gnosticisme cette doctrine de l'assistance de l'homme pieux par les Dieux qui reçoivent son âme pour la préserver des dangers. Ainsi Saint Pacôme nous dit :

« Quand un homme est sur le point de mourir, quatre anges viennent auprès de lui : Dieu, par leur ministère, épargne au mourant la souffrance de la séparation de l'âme et du corps. L'un de ces anges se tient à la tête, l'autre aux pieds du mourant, sous l'apparence d'hommes qui enduiraient le corps d'huiles, et ils restent jusqu'à la séparation de l'âme et du corps. Le troisième ange tient en ses mains une toile d'une substance immatérielle pour y recevoir l'âme; enfin le quatrième chante des hymnes dans un langage inintelligible pour les hommes : c'est ainsi qu'ils emportent l'âme dans la sphère qu'elle doit habiter. »

Cette doctrine, comme beaucoup d'autres dans le gnosticisme, est purement égyptienne. Le nombre et les fonctions des anges répondent exactement aux quatre génies égyptiens de la Mort.

Le défunt qui, lors de la pesée de son cœur, pouvait dire qu'il n'avait commis aucun des péchés défendus (1), et qui était en état d'ajouter dans le plateau de la balance un certain nombre de bonnes actions accomplies dans le cours de sa vie, recevait dès lors le nom d'Osiris et pouvait commencer son voyage pour le Paradis. Cependant avoir évité le mal et accompli le bien n'étaient pas encore des conditions suffisantes pour mériter l'admission directe de l'âme

(1) Le Livre des Morts en énumère 42, auxquels correspondent autant de juges des âmes. Sur la peinture décrite ici, ces 42 péchés sont représentés par une file de 42 petits personnages accroupis et rangés par taille au haut du tableau.

dans le Paradis, en compagnie des Dieux ; les bonnes et les mauvaises actions n'étaient, dans la doctrine des prêtres, que le résultat des penchants du défunt ; ces actions n'ont donc leur source que dans le cœur : or aux yeux des Dieux, il n'y a pas que le cœur, il y a l'intelligence aussi à estimer au même titre. Le défunt était donc tenu de connaître les doctrines religieuses, de savoir les noms des Dieux, d'avoir été versé dans les secrets des prêtres. Sa science n'atteignait-elle pas ces hauteurs, il devait errer pendant un temps plus ou moins long dans les régions intermédiaires. Nous retrouverons plus loin ces sortes d'âmes, les *Ushabti*.

Le défunt était enterré au couchant. Puis, de même que le soleil couchant pénètre sous le nom d'Osiris dans l'hémisphère inférieur, d'où il cesse de luire, traverse le royaume *Amenti*, gouverné par Osiris, les sombres enfers, et les rayons intermédiaires pour se lever à nouveau le jour suivant, et illuminer l'Orient sous le nom d'Horus, de même on se retraçait la route de l'âme après la mort, comme passant de la région occidentale de la sépulture à l'Est, traversant l'hémisphère inférieur, *Amenti*, et de là arrivant jusqu'au ciel où elle apparaissait non plus sous le nom d'Osiris, mais sous celui d'Horus.

Le monde inférieur, *Amenti*, était représenté comme un pays analogue à l'Égypte terrestre, avec son Nil souterrain, ses districts, ses villes, ses champs et ses prairies, mais comme un pays obscur, privé de la lumière du soleil. Il en était de même du Paradis ou Champs-Élysées où le défunt arrivait après avoir traversé la région inférieure ; c'était encore un pays analogue aux nôtres, sauf pourtant les modifications faites à cette représentation par les traditions que les Égyptiens, depuis un temps immémorial, avaient apportées, sur le Paradis, dans leur émigration d'Asie.

Le défunt était transporté du champ occidental de sépulture à l'hémisphère inférieur dans la barque solaire d'Osiris et en sa compagnie. Dès que la barque abordait le pays caché, le défunt entrait dans « le chemin qui est sous la terre ». Suivons-le sur ce chemin qu'il parcourt sous le nom d'Osiris. Il est encore à l'état de trépassé, sous forme de momie ; il ne peut parler, il n'a aucun souvenir, ni souffle, ni chaleur vitale. Il vient habiter cette région du monde inférieur qui porte le nom de *Nutercherti*, où résident les âmes que nous avons nommées *Ushabti*. Ce sont celles des défunts dont le savoir était incomplet, ou, en une certaine mesure, « les pauvres âmes du purgatoire » ; elles sont comme le nouvel arrivant, sous forme de momies, sans paroles, etc.

Là le défunt va prendre une part active aux travaux du district : « cultiver les terres, remplir d'eau les canaux, transporter le sable de l'Est à l'Ouest et inversement. » Tous ces travaux, les Uschabti les exécutent sans l'usage des mains ou des pieds, « et selon les capacités qu'ils possèdent en eux-mêmes » comme le disent les textes joints aux représentations figurées d'Uschabti. Si le défunt, cependant, avait déjà l'esprit bien développé, il suffisait que l'on ajoutât à sa momie quelque une de ces figurines d'Uschabti que l'on trouve fréquemment en grand nombre dans les sarcophages et sur lesquelles était souvent inscrite, avec le nom du défunt, suivi de celui de sa mère, cette mention : « la Lumière a éclaté », c'est-à-dire, son esprit est épuré, et les Uschabti doivent le déclarer capable des travaux mentionnés ci-dessus. Si au contraire, l'Uschabti est encore muet comme nous l'avons dépeint, et incapable de s'exprimer, il en est également fait mention expresse sur les figurines.

Dès que la capacité du défunt est suffisamment reconnue, il n'a plus à séjourner dans le *Nutercherti* ; il peut continuer sa route. Le voici maintenant sur la grande voie des Dieux. Petit à petit il va retrouver sa bouche, c'est-à-dire la parole, sa mémoire, son cœur et son âme. Mais il va lui falloir combattre des crocodiles et toutes sortes de reptiles dégoûtants ; il sera menacé des morsures de celui qui a le visage tourné en bas ; il aura à repousser celui qui dévore les ânes, etc., toutes aventures dont la niaiserie apparente cache sous ses allégories de profonds enseignements. Il passe aussi dans la région où se trouvent les athées, les morts qui doutent, et on lui fait voir leurs souffrances, leurs tortures, afin de le rendre plus capable encore d'apprécier les joies du ciel. C'est là une doctrine qui se retrouve dans la Qabalah.

Ce serait nous entraîner trop loin que de fournir tous ces détails sur la région intermédiaire, *Amenti*, ou de parler complètement du Paradis qui la suit, ou d'en donner même seulement la nomenclature ; il serait fatigant à l'excès de décrire tous ces labyrinthes avec tous leurs corridors, leurs salles, leurs portes, leurs villes et leurs districts. Le célèbre labyrinthe construit par le roi Amenemha III n'était rien autre chose que la représentation architecturale de l'Amenti.

Le défunt arrive donc, suivi du Dieu Thot, au Paradis que nous devons nous représenter dans le royaume du Dieu solaire Ra, et dans le ciel qui est au-dessus de nous. D'après le cérémonial prescrit il offre un sacrifice aux trois fois trois grands Dieux. Puis il monte dans la barque qui navigue « sur les eaux de paix », et après avoir vu défilé des cités et des îles, il aborde enfin au séjour

qui lui est assigné ; là il offre un second sacrifice aux Dieux des deux montagnes Solaires et au Seigneur du Ciel. Voici la description d'une tablette qui représente cette arrivée. On y voit le défunt labourant les Champs Elysées, les semant et récoltant. Le froment y a 7 aunes de hauteur, les épis en ont 3 et la paille 4. Sur la moisson il prélève une offrande pour *Hapi*, le dieu de l'abondance ; elle est destinée à enrichir la provision pour la semence. Dans son voyage en ces lieux à travers les divers districts célestes, il reçoit dans chacun d'eux la forme et le caractère du Dieu qui y préside : il éclot comme un pur Lotus dans les prairies de Ra ; il prend la forme de Ptah, et il profite des sacrifices qui sont offerts à ce Dieu ; il plane dans les airs avec l'épervier Horus ; il se transforme avec le Phénix sacré, et ainsi de suite.

Cependant, le séjour dans les Champs Elysées ne doit pas être éternel ; il n'apparaît que comme une récompense pour le bien que le défunt a fait sur terre. Comme toutes les âmes sont une émanation de l'Âme Totale, c'est à l'Âme Totale qu'elles doivent retourner quand elles auront reconquis leur état originaire de plus haute pureté divine. Aussi Maspero dit-il :

« Il y a deux sortes de chœurs des Dieux ; l'un errant çà et là, « l'autre toujours immobile. Celui-ci est le dernier degré de consécration de l'âme purifiée. En cet état elle devient tout (Intelligence ou mieux Génie = chu), elle voit Dieu face à face et se « prosterne devant lui. »

Avant de revenir à notre question principale, il me reste encore à ajouter quelques remarques sur le Livre des Morts.

Comme les secrets des prêtres étaient rigoureusement gardés dans le pays noir, au moins à l'égard des laïques, et que, cependant, ceux-ci avaient besoin de les connaître dans l'autre monde, pour leur salut, on les inscrivait sur un rouleau de papyrus qui était enseveli avec le mort, en même temps que divers talismans et amulettes. Ces papyrus portent dans la science, depuis Lepsius, le nom de Livre des Morts (1). D'après la forme de la rédaction des exemplaires de ces papyrus qui nous sont parvenus, ils ne remonteraient pas au-delà de la dix-huitième dynastie. Cependant quelques parties et certains chapitres étaient déjà connus sous les anciens règnes, ceux de la troisième et de la quatrième dynastie. Ainsi par exemple, il est dit expressément dans le chapitre 64 :

« Ce chapitre a été trouvé à Hermopolis, inscrit sur une table

(1) Du reste on se contentait aussi de réciter comme prière pour le défunt les chapitres du Livre des Morts.

« d'albâtre, en couleur bleue, aux pieds du Dieu Thot, au temps
 « du roi Menkara, par le prince Hartatef, alors en voyage pour
 « visiter le temple. Quand il eut vu ce qu'il y avait d'inscrit sur
 « cette table, il la transporta dans son char royal. O grand secret!
 « Il ne vit plus rien, il n'entendit plus rien autre quand il eut lu
 « ce pur et saint chapitre; il n'approcha plus aucune femme et ne
 « mangea plus ni chair, ni poisson ».

Les fragments les plus anciens qui nous soient parvenus se trouvent sur des sarcophages de bois de la deuxième dynastie.

Le Livre des Morts était soigneusement tenu secret par les prêtres, à ce qu'il nous est dit à la fin du 162^e chapitre.

« Ce livre est un grand secret. Le laisser voir à aucun œil
 « humain (profane) serait un grand péché. Que son existence
 « reste cachée : Son nom est « Le livre de la demeure cachée. »
 — Le chapitre 133 dit encore : « Ne fais voir ce livre à aucun
 « visage humain, étudie-le en secret de ton père, en secret de ton
 « fils, car celui qui le garde est un esprit pur de Ra et il y
 « puise la puissance devant le Seigneur des Dieux; les Dieux le
 « considèrent comme un des leurs, et ceux qui sont morts deux
 « fois le contemplant devant leur face, car il passe pour un mes-
 « sager de Ra ».

Le motif du secret a pu être la crainte que les hommes ne s'égarassent dans leurs efforts pour purifier leur cœur, ou dans l'effroi du jugement dernier, résultat qu'aurait pu produire la connaissance de ce chapitre sacré. Un autre motif plus puissant a dû être encore d'en prévenir les abus. Dans les papyrus *Lee* et *Rollin*, il est parlé de l'impie *Huy*, surveillant des troupeaux de Ramsès, qui ayant dérobé des manuscrits de ce genre dans la bibliothèque royale, entreprit d'en tirer des opérations de sorcellerie (1).

(A suivre).

FRANZ LAMBERT.

(1) Il ne faut pas enlever au lecteur le plaisir de retrouver à chaque alinéa de ce remarquable article les innombrables concordances qu'il offre avec les doctrines indoues ou chrétiennes, et l'origine même des superstitions qui en sont sorties par dégénérescence. Notons cependant au moins les grands traits :

Le méchant est finalement annihilé : tandis que sa force vitale (son cœur) rentre dans le courant de l'évolution totale, son âme, ballotée entre ciel et terre, se consume dans les désirs dont elle est restée l'esclave et qu'elle ne peut assouvir que comme larve immonde, par l'obsession des vivants.

Le juste passe par une série d'états clairement décrite : 1^o les ténèbres du premier moment; 2^o le retour graduel des facultés à travers une série d'illusions (travaux exécutés sans les membres) et de luttes; c'est la vie du *Kama loka*. — 3^o enfin le retour des facultés épurées qui l'assimilent successivement

QUELQUES FAITS SUR LE ZODIAQUE

Chacun sait que les atlas astronomiques modernes contiennent un certain nombre de figures d'hommes ou d'animaux pour représenter les diverses constellations célestes. Depuis quelle antiquité reculée ces figures symboliques sont-elles employées? ce n'est pas précisément connu, et cependant elles sont encore utilisées par les astronomes comme le moyen le plus convenable de grouper les étoiles fixes. Certains croient que le monde doit au patriarche Enoch la plus grande partie de ces symboles.

Dans le livre d'Enoch, publié par le Dr Kenealy, deux chapitres contiennent une splendide description de plusieurs de ces figures aujourd'hui encore associées aux constellations : notamment celles du Bélier, des Gémeaux, de la Vierge, du Scorpion, du Sagittaire et du Verseau, dans la zone zodiacale; et de Céphée, Persée, Véga, Bouvier et Hercule dans le Nord. Dans le même ouvrage se trouve la reproduction d'un Zodiaque qui fut découvert dans les ruines d'un temple, à Dendera, en Égypte, et que l'Allemand Kircher attribue à Enoch. Ce Zodiaque est divisé en douze signes, chaque signe en trois subdivisions, ce qui fait trente-six arcs pour le cercle. Le point équinoxial vernal s'y trouvait dans la constellation du Capricorne; on sait qu'il a depuis changé de dix signes dans l'ouest, puisqu'il entre maintenant dans le Verseau. Ce Zodiaque peut donc avoir été en usage il y a vingt et un mille années (1). Les symboles qui, dans cet ancien Zodiaque, représentent les douze signes, sont uniques et significatifs.

à tous les génies des régions qu'il est capable d'explorer. Voilà bien le Devakhané!

Cependant cet état est de durée limitée, car il n'y a que le retour à l'Âme Totale qui donne l'immortalité; il n'y a que l'Adepté qui atteint le Nirvana.

Après cet ensemble, signalons encore deux ou trois détails frappants entre cent autres qui mériteraient autant d'annotations : l'âme portée de sa sépulture à l'Amenti, dans la *barque solaire*, c'est-à-dire par la lumière astrale — ne devenant lumineuse elle-même qu'à mesure qu'elle s'épure — et trouvant le Paradis, ce royaume de Ra, dans le ciel *au-dessus* de nous, c'est-à-dire hors de la sphère d'action de la terre où sont nécessairement le purgatoire et l'enfer, puisqu'ils résultent des attaches terrestres.

Puis, toutes ces allégories aussi nettes qu'expressives des monstres à combattre, des cultures symboliques, des tortures même, et la personification du *karma*.

Le Traducteur, Ch. BARLET.

(1) On peut remarquer sur ce Zodiaque de Dendera une inscription spéciale en vedette dans le cercle le plus extérieur, aux deux extrémités du diamètre : *Capricorne-Cancer*. En outre, on y voit aux extrémités du diamètre *Taureau-Scorpion*, un petit signe composé principalement du T (la roix équinoxiale)

Par exemple, dans le Bélier, un garçon est représenté une couronne sur la tête surmontée de cornes de bélier et tenant aux mains deux baguettes parallèles. Dans la Vierge, une jeune fille tient une branche de palmier de la main droite. Dans la Balance, un homme se tient debout tenant une paire de balances d'une main et une mesure de longueur de l'autre. Le Scorpion contient un homme tenant un serpent de chaque main, les bras en croix, et la partie inférieure du corps divisée en deux parties ressemblant à l'extrémité d'une queue de poisson. Le Verseau contient une forme de femme dont le corps est couvert de mamelles jaillissantes. Les Poissons ont une sorte de sirène mâle au corps de poisson, aux bras et à la tête d'un homme ; d'une main, il tient une équerre, de l'autre un crucifix. La plupart de ces symboles auraient été indiqués à Enoch dans une vision.

La division du Zodiaque en quatre points cardinaux, douze signes et trois cent soixante degrés vient certainement des anciens préhistoriques, en conformité avec des lois géométriques que nous apprécions à peine aujourd'hui. Quelques modernes ont supposé que cette division provenait de la différence entre les nombres de jours lunaires et solaires, dans l'année : la moyenne étant 360 (1). Mais les anciens ont été guidés par de bien plus hautes raisons.

Une simple figure géométrique contient les éléments principaux de cette division, savoir : un triangle rectangle qui comprend les éléments 3, 4 et 5 (2). Si la base contient trois unités de longueur et la perpendiculaire quatre, on sait que l'hypothénuse en contiendra exactement et exclusivement cinq. Maintenant, si nous

de sorte que ces deux inscriptions semblent dire : « le point de départ de la « précession des équinoxes et du cycle correspondant est au Capricorne, et le « présent zodiaque a été établi au temps où le point vernal était dans le « Bélier ».

Voyons quelles dates correspondent à ces deux époques :

Le point vernal parcourt le Zodiaque d'un mouvement rétrograde en 25.920 ans, environ. Etant aujourd'hui à l'entrée du Verseau, il a parcouru dix signes depuis son point de départ qui remonte par conséquent à 21600 ans, et depuis qu'il est entré dans le Taureau il a parcouru trois signes (Taureau, Bélier, Poisson), ce qui ferait remonter à près de 6.500 ans le tracé de ce Zodiaque.

(Voir la note à l'autre page. (Ch. Barlet).

(1) En effet, l'année solaire ou tropique, de 12 mois solaires, est de 365,24 jours de 24 heures ; tandis que 12 mois lunaires ou lunaisons, de 29,53 jours chacun ne donnent au total que 354,36 jours pour l'année lunaire. La moyenne entre ces deux nombres (365,24 et 354,36) est 359,80. (Ch. Barlet).

(2) Voir la figure et l'explication de ce triangle (conservé dans les livres sacrés de la Chine), dans le *Traité élémentaire de science occulte* de Papus, p. 177 et suiv. (Ch. Barlet).

divisons le cercle en ce dit nombre de parties, quatre, nous avons les quatre points cardinaux correspondant aux équinoxes et aux solstices du Zodiaque. Si nous divisons ensuite en trois chacun de ces quarts de cercle nous obtenons les douze signes du Zodiaque, ou les douze divisions du cadran d'une horloge. Si maintenant nous divisons chacun de ces douze arcs par le dernier élément de notre triangle, le nombre cinq, nous distribuons le cercle en soixante portions moindres correspondant aux soixante minutes de la surface d'un cadran, mais n'ayant aucune corrélation exotérique avec le Zodiaque. Enfin, si nous divisons chacun de ces soixante arcs par le nombre six nous obtiendrons les 360 degrés du Zodiaque. D'où vient ce nombre six ? De ceci : convertissons notre triangle rectangle en triangle équilatéral et doublons-le jusqu'à remplir le cercle de triangles équilatéraux, il y en aura précisément six.

Il faut se mettre dans l'esprit que les douze signes sont entièrement distincts des douze constellations zodiacales qui portent le même nom. Les douze constellations comprises dans la zone zodiacale conservent une position fixe, tandis que les douze signes se déplacent constamment dans l'ouest avec la précession des équinoxes. Ainsi, l'origine du signe du Bélier est toujours au point vernal, ou équinoxe de printemps, le signe de la Balance toujours à l'équinoxe d'automne, le Cancer toujours au solstice d'été, le Capricorne à celui d'hiver. Mais, lorsqu'Hipparque redécouvrit la précession des équinoxes, il y a quelque chose comme 2000 ans et plus, l'équinoxe vernal était à l'extrémité de la constellation du Bélier, sur le point d'entrer dans les Poissons (1).

Il n'est pas douteux que les signes du Zodiaque et les constellations zodiacales n'aient chacun un fluide ou une qualité propre influant sur les affaires terrestres. Les signes correspondent aux différentes parties de l'organisation humaine, et ils impriment

(1) Quelques définitions sont peut-être nécessaires ici pour les personnes à qui l'astronomie n'est pas familière.

Le point vernal est celui où le soleil croise l'équateur céleste en passant, lors de l'équinoxe du printemps, de l'hémisphère sud à l'hémisphère nord.

Le cercle zodiacal, que le soleil semble parcourir en un an; dans le ciel, est divisé en 12 parties égales nommées *signes*, la première commençant au point vernal.

Les *constellations* d'étoiles qui remplissent ce cercle zodiacal sont aussi au nombre de 12; la première est le Bélier, la seconde le Taureau, et ainsi de suite, leur ensemble constituant le *zodiaque*.

On a donné aux 12 *signes* du cercle zodiacal fictif les mêmes noms qu'aux 12 *constellations* du zodiaque visible.

La remarque faite ici est que les 12 *signes* ne coïncident qu'accidentellement

leurs natures sur l'organisme par le moyen des planètes, surtout les signes qui contiennent des planètes au temps de la naissance. Nous sommes tous familiers avec le fait que le passage du Soleil dans les signes cardinaux, aux équinoxes et aux solstices, est accompagné de troubles atmosphériques ; et l'on peut observer que les mois les plus pénibles de la vie d'un chacun sont ceux qui correspondent au passage du Soleil dans les signes qui contiennent Mars et Saturne au temps de la naissance.

De même, le passage des points équinoxiaux d'une constellation céleste à une autre, marque certainement un changement important dans la situation des affaires du monde. Ce passage précessionnel d'une constellation à une autre demande un peu plus de deux mille ans (1). L'équinoxe vernal était à environ 4° dans la constellation des Poissons, à l'avènement de l'ère chrétienne. Il est maintenant au premier degré du Verseau. Le retour de la planète Uranus dans cette dernière constellation est ordinairement accompagné de grands bouleversements nationaux. Le prochain retour sera en 1920, et le passage de la planète dans cette constellation durera sept ans. C'est une chose curieuse que les anciens Assyriens et Babyloniens façonnaient des taureaux massifs pour orner les porches de leurs palais et de leurs temples à l'époque où le point vernal traversait la constellation du Taureau.

avec les 12 *constellations* de même nom, ou autrement dit, que le signe n° 1 nommé Bélier parcourt successivement les 12 constellations nommées Bélier (1), Poissons (12°), Verseau (11°), Capricorne (10°), etc.

C'est ce phénomène connu dans les temples anciens et redécouvert par Hipparque en dehors des temples, qu'on nomme *précession des équinoxes*. Il est dû à ce que la terre est dérangée de son orbite autour du soleil par l'influence de la lune et des planètes. Laplace montre que l'action de la lune sur la terre est à peu près double de celle du soleil ; quant à l'action des planètes, elle est bien moindre et diffère selon leur masse ou leur distance : elle a fait l'objet principal des admirables travaux auxquels Leverrier a consacré toute sa vie. C'est sur l'étude de toutes ces influences et de celles magnétiques qui s'y ajoutent, de leurs proportions, de leurs combinaisons, de leur nature, que les anciens Sages ont fondé l'Astrologie, c'est-à-dire la connaissance des conditions auxquelles est soumise la volonté et par conséquent la destinée des hommes. Elles se partagent, par la régularité même des mouvements célestes, pour les mondes ou pour les peuples comme pour les individus, en périodes astronomiques ou cycles inflexibles dont notre texte va dire maintenant quelques mots. Ces cycles sont parfaitement connus des Initiés dans leur ensemble comme dans leurs détails, mais ils constituent l'un de ces secrets qu'il ne leur est point permis de divulguer. (Ch. Barlet).

(1) Le calcul et les observations de nos savants modernes attribuent 2156 ans à très peu près à cette durée, et 25868 ans pour la révolution complète des équinoxes, tandis que les occultistes lui donnent environ 55 ans de plus, ce qui tient à l'étendue considérable de leurs observations séculaires. (Ch. Barlet).

Nos astronomes croient généralement aujourd'hui que notre système solaire suit une grande orbite autour de l'étoile Alcyon des Pleiades. J'ai calculé que le synchronisme de la période de cette orbite avec le mouvement précessionnel est de 4.648.680 ans. Si nous divisons cette orbite en 360 arcs, correspondant aux 360 degrés de notre propre zodiaque, on voit qu'il faudra 12.913 ans au système solaire pour traverser l'un de ces arcs, et la grande année solaire comprendrait ainsi 360 cycles ayant chacun la durée requise pour une demi-révolution des points équinoxiaux autour du Zodiaque. Chacun de ces arcs de l'espace céleste peut bien contenir une qualité distincte de fluide astral affectant en conséquence notre groupe stellaire à son entrée dans la nouvelle mer astrale.

Il y a quelques phénomènes intéressants associés avec la précession des équinoxes et qui sont généralement peu compris. L'on sait que le plan de l'équateur est incliné de $23^{\circ} 27' 30''$ sur celui de l'écliptique, et que les équinoxes sont diamétralement opposés sur l'intersection de ces deux cercles. La cause du mouvement de ces points vers l'ouest est plus obscure, arrêtons-nous-y.

Le rayon perpendiculaire à l'équateur, dirigé vers le nord va vers la Polaire, celui normal à l'écliptique, va entre la tête et le second pli du grand Dragon, à un point dit Pôle céleste, qui est à vingt-trois degrés et demi du pôle terrestre placé près de la Polaire. En décrivant un cercle, autour du pôle céleste, avec un angle de $23^{\circ} 27' 30''$, l'on a le lieu des positions du pôle terrestre dans la grande année précessionnelle. Si nous divisons ce cercle, comme le zodiaque, en 360 degrés, nous trouverons que le mouvement du pôle terrestre pour 30 degrés de ce cercle, occasionnera un mouvement correspondant des points précessionnels sur le zodiaque, vers l'ouest, demandant 2.152 ans, ce qui fait près de 26.000 ans pour le cercle entier. Quant à ce qui produit l'oscillation de la terre ou la giration du pôle terrestre, on ne l'a point résolu d'une manière satisfaisante.

L'étoile Phuban, ou α du Dragon, git, directement dans ce cercle nord, à environ soixante degrés de la position actuelle du pôle terrestre. 2170 ans avant notre ère, cet astre était notre étoile polaire, et se trouvait dans la direction même de la galerie qui descend de la grande Pyramide. Cette étoile avait précisément la même direction 25.827 ans avant. Le point opposé de ce petit cercle polaire est à cinq degrés de la brillante étoile Véga: dans 11.500 ans donc Véga, de la Harpe, deviendra l'Etoile polaire nord de la terre.

Il s'ensuit que bien que le pôle soit fixe sur la terre, il subit un

mouvement séculaire autour d'un pôle céleste — mouvement auquel la terre participe par une oscillation — qui occasionne non seulement un lent entraînement des points équinoxes et solstices, sur le Zodiaque, vers l'ouest, mais encore, avec le temps, un changement complet de l'aspect des cieux pour notre globe. Quand Véga deviendra notre étoile polaire du Nord, alors le Scorpion et le Sagittaire deviendront constellations de l'hémisphère nord, tandis que le Taureau et les Gémeaux passeront au sud. Alors, aussi, l'équinoxe vernal aura atteint la Balance. Et il est permis d'espérer qu'il viendra un temps où, la nature des choses étant mieux connue, ces mouvements nous permettront de prévoir les phases les plus importantes du mouvement des races, et ce qui s'ensuit (1).

On peut remarquer qu'il y a deux sortes de mouvements périodiques affectant profondément les affaires de ce monde. L'un est occasionné par la précession des équinoxes, l'autre par les périodes cycliques de la Lune. Le mouvement précessionnel, nous l'avons vu, s'effectue autour du zodiaque entier en 25.827 ans. C'est le grand cycle — en laissant de côté le cycle solaire plus grand encore — qui en comprend quatre, suivant que l'on considère quatre subdivisions différentes du cercle zodiacal, sa moitié, 12.913 ans, son quart, 6.457 ans, son douzième — étendue d'un signe — 2.152 ans, ou son soixantième, 430 ans.

Il y a de bonnes raisons pour regarder la constellation du Verseau comme le point de départ de la grande année précessionnelle; et comme le point vernal rentre maintenant dans cette constellation, nous sommes, sans nul doute, au seuil d'une des plus importantes périodes de l'histoire de notre planète. Les équinoxes et les solstices sont précisément à la veille d'entrer dans les quatre constellations qui, d'après l'Apocalypse, symbolisent l'Homme, le Lion, le Taureau et l'Aigle; cette dernière est maintenant reconnue pour être le Scorpion. Ces constellations étaient anciennement tenues pour les quatre cardinales, et comme l'avance précessionnelle y entre en ce moment, la race va recevoir une nouvelle impulsion, et la nouvelle ondulation psychique éveiller des pouvoirs latents dans la masse sociale pour inaugurer une ère nouvelle d'activité mentale. Toutefois, la manière dont sera affectée chaque race particulière ou nation dépend surtout du sens ascendant ou descendant qu'a son propre cycle présent. Ceux qui sont en voie descendante ne tarderont pas à se désintéresser; ceux qui

(1) Dès maintenant les Initiés connaissent tout ce qui a rapport à ces mouvements de races. (Ch. Barlet).

montent, au contraire, atteindront rapidement leurs plus hautes destinées.

Dans l'intérieur d'une même ère, le petit cycle de 430 ans joue encore un rôle assez important. C'est ainsi que Platon et les philosophes grecs ont apparu quatre siècles avant l'ère chrétienne, pionniers de la civilisation occidentale actuelle. Nous paraissions de même en ce moment au seuil d'une dispensation nouvelle dont la Réforme a pu être le précurseur.

Il reste à exposer brièvement les périodes cycliques lunaires. La plus importante est celle de Naros : c'est une période de 600 ans en comprenant trente et une moindres de dix-neuf ans, et une dernière de quatorze ans. Si un premier janvier quelconque une nouvelle lune git dans un certain endroit du ciel, six cents ans exactement après elle se trouve à la même place et dans la même position par rapport aux étoiles fixes. Tous les dix-neuf ans la lune fait de même à l'égard du soleil. Ce cycle de 600 ans, dit de Naros, était regardé par les anciens Chaldéens comme celui des petits cycles qui eut le plus d'influence sur les affaires humaines, et l'époque de son retour gardée comme une chose sacrée par les membres des Fraternités secrètes.

Les grands maîtres ou grands chefs apparaissent d'ordinaire sur la terre au commencement de chaque cycle lunaire. Six cents ans avant le Christ, Bouddha, Solon et Confucius donnèrent une nouvelle impulsion à la civilisation. L'ère chrétienne marqua certainement un redoublement d'activité politique et religieuse parmi les nations de l'Ouest. Six cents après, Mahomet déploya l'étendard du croissant sur les empires chancelants de l'Orient. Six cents ans plus tard, le grand conquérant tartare, Gengis khan, révolutionna le nord-est de l'Asie et entraîna la perte de cinq millions d'hommes. Ces deux hommes sont considérés par Kenealy comme « Kabiri-ques, c'est-à-dire comme les porte-glaives du Tout-Puissant. » Voici la période suivante de six cents ans qui s'achève, et les conditions semblent effectivement se présenter pour l'avènement de quelque pouvoir — personnel ou universel — qui suscitera l'évolution du sixième sens et une poussée énergique dans l'avancement général de l'humanité.

La nature périodique de ces mouvements, depuis longtemps reconnue par les philosophes de l'Orient, commence à être admise en Occident. L'essai d'Herbert Spencer sur le *Rythme du mouvement* est l'un des meilleurs ouvrages actuels. Il ne tardera sans doute pas à être traité de la *modulation du mouvement*. Ce sont les deux grands principes, rythme et modulation, qui régissent non seulement les expressions musicales, mais tous les mouve-

ments au monde, depuis le bruissement d'aile d'un insecte jusqu'à la gravitation d'une planète. Le rythme gouverne la mesure ou la périodicité du mouvement, la modulation sa proportion ou ses intensités relatives. Il est probable que de ces deux caractéristiques du mouvement — période et proportion — la précession des Équinoxes régit la première et les périodes de la Lune gouvernent la seconde. Les anciens préhistoriques regardaient le Zodiaque comme la clef de toutes les sciences humaines et naturelles, et il n'est pas douteux qu'on ne découvre quelque jour d'abondantes raisons pour revenir à cette haute opinion.

(*Relig. Phil. Journ.*)

Traduit par DACOURM.

L'HALLUCINATION

Les invisibles sont. Ils emplissent l'espace;
Ils peuplent la lumière; ils parlent dans les bruits.

VICTOR HUGO.

La vision est un phénomène qui résulte de conditions complexes. Parmi les conditions qui la déterminent il faut compter l'organisation de l'œil et du système nerveux. C'est parce que dans cette organisation il y a des différences, que le sens de la vue n'est pas le même chez tous les hommes, qu'il y a des myopes et des presbytes, des vues faibles et des vues à longue portée.

L'œil est un appareil apte à saisir les vibrations lumineuses, ou, pour parler avec plus de précision, une certaine série d'états des vibrations lumineuses, comme le prouve la nyctalopie.

L'œil ordinaire, qu'on appelle l'œil normal, saisit un certain état des vibrations lumineuses, ou plus exactement une certaine série d'états de ces vibrations.

Mais avant le premier des états constituant cette série et après le dernier qui la termine, il y a d'autres états vibratoires qui ne sont pas saisis par l'œil normal. Chacun est familier avec le fait de décroissance de la vue à mesure que la nuit tombe, et avec le fait de la disparition de la vue lorsque la lumière croit jusqu'à l'état qui produit l'éblouissement. On sait ce qui arrive lorsqu'on veut regarder le soleil en face : on est aveuglé tout aussi bien que par la nuit la plus noire ; ce qui fait dire à Hegel, et avec raison contre le sens commun, que l'état de Lumière pure et celui de Nuit pure sont identiques par ce fait que la vision est

également impossible dans les deux, et que toute clarté est un mélange de nuit et de lumière, combinaison de contraires.

L'œil est un instrument de perception de certaines séries d'états lumineux, de certaines vibrations de l'éther sous le mode que nous nommons lumière.

Comment perçoit-il les objets matériels ?

Par les modifications que ces objets font subir aux vibrations lumineuses. S'ils ne leur faisaient subir pour notre œil aucune modification, nous ne les percevrions pas visiblement, pas plus que la mouche ne perçoit la vitre contre laquelle elle bourdonne avec obstination, ne se rendant pas compte visuellement de l'obstacle que la vitre présente à son passage.

On appelle vue normale celle qui perçoit les modifications que les objets matériels font subir aux vibrations lumineuses. S'il existe des objets autres que les objets matériels qui soient capables de modifier les vibrations lumineuses, la vue normale ne peut les percevoir ; elle les ignore ; ils n'existent pas pour elle. Ils ne peuvent être saisis que par un œil qui soit différemment organisé, qui soit apte à saisir dans les vibrations lumineuses des modifications imperceptibles à la vue normale.

Comme tout ce qui est humain, la vue normale est vaniteuse. Elle est intimement persuadée qu'il ne peut y avoir rien au monde de plus parfait qu'elle. Si ceux qui ne voient pas les objets normalement invisibles admettaient que ceux qui les voient perçoivent des objets réels, ils confesseraient par cette admission que leur faculté de voir n'est pas la perfection même ; or c'est là une chose qu'ils ne peuvent admettre à aucun prix. Il est de toute évidence pour eux que, pour voir des choses invisibles à la vue ordinaire, il faut être possesseur d'un organisme détraqué. Il n'y a pas d'autre explication permise par l'amour-propre des gens à vue dite normale. Comme ils sont les plus nombreux, comme la majorité est de leur côté, leur opinion prévaut naturellement dans notre siècle de suffrage universel ; elle a même prévalu en des siècles sans suffrage quelconque, mais jamais aussi bien que de nos jours.

Le sens commun, et commun dans les deux sens, étant parvenu à cette conclusion que le voyant était un individu pourvu d'un système nerveux détraqué, que lui restait-il à faire ? Pas autre chose qu'à trouver un nom pour étiqueter ce détraquement ou cette maladie. On trouva le mot hallucination et l'affaire fut réglée.

Depuis lors tous ceux qui voient des objets invisibles à l'œil jouissant de l'organisation commune sont des malades, des hallucinés.

Une fois qu'on a un nom collé sur soi, il n'est pas facile de s'en débarrasser ; on vous le jette constamment à la face et avec une conviction qui croit en raison directe de l'ignorance où l'on est de sa signification. Le genre humain acquiert ses idées à la façon des perroquets, et une fois accoutumé à une phrase ou à une épithète, il ne s'en départira pas de longtemps, et il en fera d'autant plus fréquemment usage qu'il sera plus éduqué.

Pour le sens commun il est admis que les voyants n'ont pas autre chose à faire qu'à se considérer comme malades, comme déshérités de la nature, comme persécutés du sort, et à reconnaître que toute leur utilité sociale consiste à fournir des moyens de gagner leur vie à des gens qui ont l'avantage de ne voir que des objets visibles pour tout le monde et qui se sont arrogé le droit de guérir le genre humain des maladies qu'il n'a pas.

La majorité, qui est composée de leurs pareils, a facilement admis cette prétention, car en ce monde il suffit bien souvent d'avoir du toupet pour réussir, comme l'ont maintes fois démontré les charlatans de tout acabit, depuis ceux qui s'égosillent sur les places publiques les jours de foire jusqu'aux autres qui siègent gravement dans les Académies soi-disant scientifiques, pourvus de titres pompeux et de décorations étincelantes. Une classe de gens à vue normale, les médecins aliénistes, se sont fait un domaine de bon rapport de la prétendue infirmité des gens à vue anormale, un domaine reconnu par la loi, héritage privilégié de ces spéculateurs éhontés exploitant sans vergogne l'ignorance humaine, comme pourrait dire Joseph Prudhomme s'il n'était pas dans les rangs des croyants à leurs capacités.

Les phénomènes de vision perçus par ceux qu'on qualifie d'hallucinés sont des faits. Nul ne peut les nier ; pas plus ceux qui, sous la protection de la loi, vivent de l'exploitation de ces faits, que ceux qui n'en vivent pas.

Un fait de vision ne peut exister sans deux conditions au moins : l'appareil de vision, l'objet perçu.

Il y a un moyen bien simple de constater le fonctionnement régulier ou irrégulier de l'appareil de vision. Il sera évident qu'il fonctionne régulièrement si, à côté des objets invisibles il perçoit les objets visibles de la même façon que tout le monde.

Pourquoi le fonctionnement serait-il régulier dans un cas et irrégulier dans l'autre ? La seule raison qu'on en puisse donner c'est l'amour-propre des gens à vision vulgaire qui ne peuvent admettre que leur sens de la vue ne soit pas la perfection même.

Avant d'être faussé par l'amour-propre des ignorants et le charlatanisme des exploitateurs, le sens commun ne s'y est jamais

trompé et a toujours conclu que si le voyant percevait des objets invisibles aux autres, c'est que son appareil visuel était sensible à certains états des vibrations lumineuses auxquels sont insensibles les yeux du commun des hommes.

Que messieurs les charlatans officiels, d'ordinaire bien pourvus de diplômes et de brevets, nous montrent donc celui qui leur attribue le droit souverain d'interpréter les faits naturels et qui nous oblige à courber notre compréhension devant leurs décisions infaillibles.

Toujours la même histoire ! Les pontifes du matérialisme se moquent de l'infaillibilité du pontife de Rome, et aussitôt ils s'en attribuent une autre.

Ote-toi de là que je m'y mette.

Oh ! charlatans de Rome, vous avez vécu grassement pendant des siècles de Dieu et du Diable ! Eh bien ! il n'y a ni Dieu ni Diable ; il n'y a que la Matière.

Mais qu'est-ce que la Matière ? — C'est la Matière.

Allah il Allah !

La matière fuit sous les doigts et sous l'œil ; elle passe de l'état solide à l'état liquide, de l'état liquide à l'état de vapeur, et de l'état de vapeur à l'état de fluide ou d'éther. Le plus déterminé matérialiste est bien forcé de convenir que l'état éthérique est quelque chose, puisqu'il peut contenir toute la matière auparavant à l'état solide.

Si la matière à l'état solide forme des êtres, les seuls que perçoive la vue normale, qui oserait affirmer qu'elle n'en forme pas aussi à l'état liquide (ondins), à l'état gazeux (sylphes), et à l'état éthérique (salamandres) ?

Ce n'est pas capricieusement, ce n'est pas au hasard que la matière passe de l'état invisible à l'état visible, la cristallisation est là pour nous le démontrer. Pour ce faire elle obéit à ce qu'on nomme des lois, expression dont le sens est assez vague, et dont la signification serait plus précise si l'on disait que la matière obéit à des volitions.

En réalité, qu'est-ce qu'une loi ? Une manière de transformation constante dans la nature physique.

La loi de la pesanteur par exemple est la constatation de ce fait que tous les corps solides tendent vers le centre de la terre et que livrés à eux-mêmes, c'est-à-dire laissés sans soutien, placés dans un milieu non-suffisamment résistant, ils se dirigent vers le centre de la terre avec une vitesse qui croît comme le carré des temps de leur chute. En d'autres termes, une force pousse les solides, les objets matériels, vers le centre de la terre, les y pousse ou

les y jette, et cela partout où nous percevons des solides, des particules matérielles. La loi de la pesanteur n'a pas d'autre sens.

Il est bon de remarquer qu'en fait de forces ou d'énergies nous n'en connaissons, nous n'en percevons directement qu'une, la volonté et que nous attribuons la qualité de force ou d'énergie aux forces physiques parce que consciemment ou inconsciemment, nous considérons leurs effets comme la manifestation symbolique d'une énergie analogue à celle que nous appelons volonté ; et si même on veut bien se donner la peine de pousser assez loin l'analyse, on trouvera que nous ne regardons pas seulement les effets des forces physiques comme la manifestation symbolique d'une énergie analogue, mais d'une énergie identique à notre volonté.

Les savants matérialistes nous disent : Les lois sont inhérentes à la matière. Pourquoi ? Parce que nous, savants, n'avons jamais aperçu d'êtres dont les lois matérielles pussent être considérées comme les volitions.

D'accord. Mais d'où cela provient-il ? Est-ce de la non-existence de pareils êtres ou de l'absence de lunettes vous permettant de les apercevoir ? Vous admettez bien que la question reste au moins ouverte.

Demandez au paysan qui ne sait pas ce que c'est qu'un microscope s'il y a des microbes ou des germes de microbes dans un grain de blé et dans le jus de son fumier ; demandez-lui s'il se doute que microbes de la farine et microbes du fumier, avec les microbes de l'argile, du calcaire, de la silice et de l'eau de pluie s'associeront pour constituer avec le concours des microbes de l'air les racines, la tige, les feuilles et l'épi qui sortiront du grain de blé qu'il jette en terre. Le paysan vous rira au nez. Ce que ferait le paysan à votre égard, messieurs les matérialistes, vous le faites également à l'égard de celui qui vous dit que les lois naturelles ne sont pas autre chose que les volitions d'êtres que vous ne voyez pas, que vous ne soupçonnez même pas, faute d'une compréhension assez ouverte.

En fait de force nous n'avons réellement conscience que de la force humaine ; et à cette force humaine ou à sa condition de manifestation, nous donnons le nom de volonté. Que nous en ayons conscience ou non, à toutes les forces que nous rencontrons dans le monde nous attribuons l'identité d'essence avec notre volonté. L'enfant perçoit si spontanément cette identité qu'il frappe le meuble contre lequel il s'est heurté, qu'il accuse le caillou qui l'a fait tomber, et nous autres, gens raisonnables qui

rions de l'enfant, nous n'échappons à la reconnaissance de cette identité que par insuffisance de réflexion, qu'en nous arrêtant à une étape intermédiaire de la route qui mène forcément à cette conclusion.

Si, éclairés par l'analogie, nous comparons les effets de l'énergie humaine à ceux des énergies de même essence qui se manifestent dans la nature, nous sommes forcés de constater une différence de puissance entre la volonté humaine et certaines de ces énergies. Entre la volonté humaine qui s'exprime par un éclair du regard et la volition extra-humaine qui se manifeste par l'éclair de la foudre, il y a quelque différence d'intensité ou de puissance. Entre le souffle de nos narines et celui qui sort des poumons de Borée, la différence n'est pas moins sensible.

Vous riez, n'est-ce pas? Quoi! au XIX^e siècle de l'ère chrétienne, croire encore à Jupiter et à Borée! C'est de la démence! C'est revenir à l'état d'enfance de l'humanité! C'est vouloir raviver au milieu de la civilisation l'état d'esprit d'un sauvage qu'Herbert Spencer nous a si bien analysé et dont il nous a si clairement montré la composition.

C'est au moins reconnaître que dans les Écritures des religions, dans la Bible entre autres, il y a des idées comme celles du paradis terrestre et de la chute qui pourraient bien avoir un sens plus profond que ne l'ont soupçonné les savants qui les ont examinées, et que toutes les histoires qui y sont contenues ne sont pas uniquement des contes de bonnes femmes, voire même que les contes de bonnes femmes contiennent peut-être plus de vérité que maintes théories scientifiques, qui, de nos jours, tiennent fièrement le haut du pavé dans le domaine de l'intelligence.

Il n'est pas donné à tout le monde de se trouver suffisamment éclairé quand on a dit que l'expansion des gaz obéit à des lois et que la terre tourne par suite de l'attraction solaire. Les tentatives d'explication symbolique de la nature ont au moins un mérite, celui de reconnaître que les mots ne suffisent pas à expliquer les choses, et qu'on n'est pas plus savant pour se complaire dans son ignorance que pour chercher à s'en débarrasser.

Tout ce qui existe a une essence; pas de phénomène sans phénomène, et toute force manifestée est forcément, *pour nous*, d'essence identique à notre volonté.

Or, la volonté humaine n'existe pas sans être liée à la personnalité. Partout où il y a une force, il y a pour nous une personnalité. Elle a beau être invisible, elle existe.

Et ce que notre volonté, dont nous ne pouvons nier l'existence,

est visible en elle-même, en dehors des symboles, mouvements, actes et résultats, sous lesquels elle se manifeste ?

Il n'y a donc pas que le visible qui soit existant.

Les symboles révèlent les forces qui les produisent.

Si toute force est pour nous forcément identique à la volonté humaine, — poussez l'analyse assez loin, vous en serez bientôt convaincus, — toute volonté humaine étant liée à une personnalité, analogiquement nous en concluons que toute force qui se manifeste est liée à une personnalité.

Et c'est ce qu'a toujours conclu la raison de tous les peuples. Le polythéisme anthropomorphe se trouve à l'origine des croyances de toutes les races, et comme les choses vont en cercle, — cercle vicieux dit-on, bien qu'on n'ait jamais pu établir un raisonnement métaphysique qui n'eût cette forme s'il était complet, tout raisonnement qui n'aboutit pas au cercle vicieux n'étant qu'un raisonnement interrompu, — comme les choses vont en cercle, après la conception du Dieu personnel unique, on retrouve le polythéisme au fin fond de la conception humaine, tout comme on l'y a trouvé à l'origine.

Les dieux sont et furent toujours. Ils sont, non pas seulement à titre de symboles comme le croit une réflexion superficielle, mais à titre de personnes réelles, et ce que nous nommons les forces naturelles n'est pas autre chose que leurs volitions.

Que vous nommiez ces personnes des dieux, des anges, des démons, des saints, des génies, Jupiter ou Jéhovah, Satan, Ormuzd, Ahriman, Baal, Moloch, Zeutatés, Nebo, Odin, Allah, ou de tout autre nom qu'il vous plaira, les noms n'étant que de vaines étiquettes destinées à fixer provisoirement nos conceptions sur les êtres invisibles, cela importe peu.

Tous ces noms ne servent qu'à constater une chose : le sentiment constant qu'a eu l'humanité de l'existence d'un monde invisible, peuplé d'intelligences aussi bien que le monde physique, et d'intelligences dont les unes peuvent être plus faibles que la nôtre et d'autres immensément plus étendues.

L'esprit humain n'a jamais trouvé étonnant que les habitants de l'invisible aient pu se révéler à nous ; il trouverait bien plus étonnant, une fois parvenu à la conception de ce monde, qu'il ne se révélât jamais.

GUYMIOT.

SUR LE DROIT DE VIVISECTION

La lettre suivante a été envoyée par le mandarin Lou-Y à la *Critique philosophique*, en réponse à l'article du D^r J.-Elie Pécaut qui plaidait contre les animaux sans indiquer où commence l'homme et où finit l'animal, ce qui n'est pas toujours facile à déterminer comme on peut voir en allant faire un petit tour du côté de la Sorbonne et du Collège de France.

MONSIEUR,

« L'Europe est très fière de sa civilisation. Les peuples de l'extrême Orient, frappés des avantages matériels que vous donnent les applications de vos sciences, envoient, depuis quelques années, leurs enfants étudier dans les écoles de l'Occident. Ces jeunes gens ont pu comparer votre état moral à celui de leurs compatriotes, et permettez-moi de vous dire que cette comparaison n'est pas toujours à votre avantage. Voulez-vous permettre à un étudiant bouddhiste de répondre quelques mots à un article publié dans votre dernier numéro sur les bienfaits de la vivisection ?

« L'auteur de cet article parle avec un suprême dédain de la Ligue anti-vivisectionniste, dont les adhérents ne sont, suivant lui, que « des natures toutes de sentiments et de passion, chez lesquelles le raisonnement n'a point de part au conseil. » M. le docteur Pécaut se trompe : la Ligue anti-vivisectionniste, dont je m'honore de faire partie, ne repose pas, comme il le croit, sur une nervosité malade, mais sur un principe de raison, ou, ce qui vaut mieux encore, sur un principe de conscience. Lors même que les expériences de M. Pasteur seraient utiles, ce qui est contesté, cela ne prouverait pas qu'elles soient justes.

« Où donc ai-je lu cette phrase : « Il est avantageux qu'un seul homme périsse pour la nation » ? Je crois que c'est dans l'Évangile, qui condamne évidemment la politique utilitaire, car il met ce mot dans la bouche de Caïphe, un des meurtriers de votre Dieu. Il est vrai que le texte parle d'un homme, et non d'un autre mammifère ; mais la morale n'est-elle impérative qu'entre des êtres de même espèce ? Si, comme l'espère M. Renan, le Darwinisme produisait, par sélection, une race d'animaux supérieure à l'espèce humaine, cette race aurait-elle le droit de nous soumettre, dans son intérêt, à des expériences de vivisection ? Je suis étonné de trouver dans la *Critique philosophique* le point de vue de la jus-

tice absolue subordonné à celui d'une utilité supérieure; cela conduit aux arguments tirés de la raison d'État.

« La veuve de Claude Bernard, pour réparer les crimes de la physiologie expérimentale, a ouvert un asile de chiens. Au jugement dernier, cette offrande expiatoire d'une humble conscience de femme pèsera plus, dans l'infaillible balance, que toutes les découvertes de son mari.

« Il n'y a pas de conquête scientifique qui vaille le sacrifice d'un sentiment moral. Or le premier de tous, celui qui nous révèle la loi de Justice, c'est le sentiment de la pitié. On voit un être qui souffre, on se dit : « comme je souffrirais si j'étais à sa place ! » et on souffre avec lui, comme l'indique l'étymologie même du mot sympathie, συμπαθεῖν, compatir; ce sentiment est plus vif à l'égard des êtres qui se rapprochent de nous par leur organisme : on s'apitoie sur un vertébré plus que sur un insecte, parce que l'insecte nous paraît moins susceptible de douleur. La compassion est fondée sur l'analogie des systèmes nerveux, et non sur la hiérarchie intellectuelle, et personne n'admet que, pour épargner une souffrance à un homme d'esprit, on puisse l'imposer à un imbécile. S'il s'agit d'une hiérarchie morale, c'est bien autre chose encore : prétendra-t-on qu'aux yeux de l'éternelle justice, Néron est plus élevé dans l'échelle des êtres que mon bon chien qui me défend et donnerait sa vie pour moi ? Dans le ciel bleu de l'Idéal, la bonté est bien au-dessus de l'intelligence. Le diable est très intelligent : voudriez-vous lui ressembler ?

« En infligeant aux animaux des tortures imméritées, vos savants, qui ne croient pas à la métempsycose, n'ont pas l'excuse de dire qu'elles sont l'expiation de fautes commises dans une existence antérieure. Toute souffrance injuste est un crime de Dieu : par la vivisection, l'homme s'associe à ce crime. Ce n'est pas le péché qui accuse la Providence, puisqu'il est notre œuvre; ce n'est même pas la douleur de l'homme, qui n'est qu'une épreuve pour son courage, comme l'ont si bien dit les Stoïciens : c'est la douleur des êtres inconscients et impeccables, des animaux et des enfants. Avant qu'il y eût des hommes sur la terre, la vie s'entretenait comme aujourd'hui par une série de meurtres. Il y avait des dents aiguës et des griffes acérées qui s'enfonçaient dans les chairs saignantes. Qui osera dire que cela est un bien ? Si le Créateur n'a pas voulu ou pas pu épargner à ses créatures, je ne dis pas la mort, mais la douleur, son œuvre est mauvaise, et il aurait mieux fait de rester dans son repos. Voilà pourquoi nous refusons de l'adorer; les images qu'on voit dans nos pagodes ne sont pas celles du Dieu qui a fabriqué, avec une férocité ingénieuse, les

griffes rétractiles du tigre, les crochets venimeux de la vipère et les âmes sans pitié des savants vivisecteurs, ce sont les images d'un homme qui n'a jamais fait souffrir volontairement aucune des créatures vivantes, et qui les embrassait toutes, sans distinction, dans son inépuisable et universelle charité.

« Cette charité bouddhique, qui s'étend aux animaux, vous paraît très ridicule, car vous n'admettez pas que l'homme ait des devoirs envers ses frères inférieurs. Peut-être la conscience n'est-elle pas la même en Orient et en Occident. Bien des choses me le font craindre. Vous êtes implacables pour les vaincus dans les luttes civiles, mais vous êtes pleins de tendresse pour les criminels de droit commun ; la peine de mort vous répugne, excepté en matière politique. Votre jury trouve toujours des circonstances atténuantes pour les parricides. Vous avez des trésors d'indulgence pour les parents qui torturent leurs enfants : ils en sont quittes pour quelques mois de prison. Il ne se passe guère de semaine sans que les journaux racontent quelque horrible histoire d'enfants martyrs et ils ne manquent pas d'ajouter que la police a eu toutes les peines du monde à empêcher le peuple de lyncher ces scélérats, coupables du plus lâche de tous les crimes. On ne prendrait pas tant de précautions pour protéger un insurgé contre les fureurs bourgeoises. Il est vrai que si l'insurrection réussit, les rebelles deviennent des héros de Juillet, et vous gravez leurs noms sur une colonne de bronze. Car vos jugements se modifient dans un sens ou dans l'autre, quand vos intérêts sont en jeu : vous vous indignez contre Orsini, mais vous glorifiez Charlotte Corday, et un de vos poètes l'appelle l'Ange de l'assassinat.

« Toutes ces choses, et bien d'autres encore, me font croire que les Occidentaux, plus civilisés que nous sous le rapport matériel, n'ont pas des idées très nettes sur la morale. Et pourtant, si on n'avait pas cette pauvre petite lumière tremblotante de l'impératif catégorique, il ne resterait plus qu'à dire avec Çakya-Mouni et M. de Hartmann : « Que le monde finisse, puisque rien ne peut le corriger ! »

« LOU-Y,

« Mandarin à bouton de cristal. »

Il y a à peu près quinze siècles, un savant et un sage, nommé Porphyre, prononçait les paroles suivantes qu'il est bon de reproduire afin de montrer à quel degré de dégénérescence sont tombés les pauvres savantasses qui sont les dieux de nos amphithéâtres phéniqués :

« Pythagore prétendait que le repas le plus satisfaisant était de

ne faire tort à personne et de ne s'écarter jamais de la justice. Ceux qui ne veulent point manger des animaux n'ont aucune part aux injustices qui se commettent à l'occasion de cette nourriture. Dieu ne nous a pas faits de façon que pour travailler à notre conservation nous fussions obligés de faire tort aux autres, ou il aurait mis chez nous un principe d'injustice. Ceux-là ne me paraissent pas avoir une véritable idée de la justice, qui enseignent qu'on ne doit l'observer que pour maintenir la société entre les hommes, autrement on n'entendrait par justice que l'amour pour le genre humain ; mais elle consiste à ne faire aucun tort à ce qui ne nous nuit pas, de sorte qu'il faut l'étendre à tout ce qui est animé... Ce qui est parfait ne fait tort à rien. Il se sert de sa puissance pour conserver les autres êtres, pour leur faire du bien. » (Porphyre, *De abstinentiâ*, livre III.)

LA VIE ILLUSOIRE

Dans cette comédie ou ce drame éphémère,
 Qu'y a-t-il de réel, qu'y a-t-il de sincère ?
 Dites, couples d'amants qui marchez enlacés
 Sur les cendres des fleurs et des amants passés,
 Oubliant volontiers que l'univers existe,
 Dans l'égoïsme à deux, doublement égoïste ;
 Qui courez sans repos, forçats inconscients
 Attelés au rocher des recommencements,
 Du désenchantement d'un hymen terre-à-terre
 Aux désillusions de l'amour adultère ;
 Est-ce le rut sauvage ou la virginité,
 Est-ce l'enthousiasme ou la satiété ?
 Que choisir ? cent baisers sur cent bouches charmantes
 Ou bien l'amour unique, aux langueurs endormantes,
 Qui fait chérir les fers dont on est attaché ?
 Vendre son cœur de jour en jour meilleur marché
 Ainsi qu'une putain dont s'affaissent les charmes,
 Ou bien le dessécher en le privant de larmes ?
 Hélas ! qui donc a tort et qui donc a raison,

*Le blasphème inutile ou la vaine oraison ?
 Le lion qui rugit ou bien l'âne qui beugle ?
 Sourds, est-ce l'harmonie ? Est-ce le jour, aveugle ?
 Pauvres, est-ce l'argent ? Moribonds, la santé ?
 Douleurs d'enfantements, est-ce la volupté ?
 Bras toujours trop nombreux, sont-ce les hécatombes,
 Ou les chants de triomphe, ô silence des tombes ?
 Majestueux César, Diogène railleur,
 Dites, quel est le pire et quel est le meilleur
 Des avilissements ou des gloires suprêmes ?
 L'équilibre de l'âme est-il dans les extrêmes,
 Ou le bonheur tient-il dans un pâle milieu
 Également distant de Satan et de Dieu ?
 Vaut-il mieux se nourrir d'espérances voilées
 Du faible souvenir des heures envolées,
 Ou de l'instant présent, cette non-entité,
 Ou du non-être enfin qu'on nomme éternité ?
 Qu'y a-t-il d'éternel ? Est-ce la neige, ô rose ?
 Qu'y a-t-il de sublime ? Est-ce le vers, ô prose ?
 Sommes-nous ici-bas pour pleurer ou jouir,
 Et que faut-il aimer, et que faut-il haïr
 De l'aurore sereine ou de la nuit profonde ?
 Quand est-ce qu'on connaît l'énigme de ce monde,
 EST-CE LORSQU'ON Y ENTRE, EST-CE LORSQU'ON EN SORT ?
 O mort, est-ce la vie ? O vie, est-ce la mort ?*

AMARAVELLA (M. T. S.)

PENSÉES

Lorsque tes sens affirment ce que ta raison nie, rejette le témoignage de tes sens et n'écoute que ta raison. (*Maimonides.*)

La vie est faite du sacrifice de l'individualité au tout. Chaque cellule du corps vivant doit se sacrifier pour la perfection du tout ; quand il en est autrement la maladie et la mort viennent renforcer la leçon. (*Lucifer.*)

L'occultisme n'est pas l'acquisition de pouvoirs psychiques ou intellectuels, bien que ceux-ci soient ses serviteurs. L'occultisme n'est pas non plus la poursuite du bonheur comme l'entendent les hommes ; car le premier pas c'est le sacrifice, le second, la renonciation. (*Lucifer.*)

* *

J'ai reconnu que c'était une chose très salubre et même très honorable pour un homme, que d'être, pendant son passage ici bas, un peu le balayeur de la terre. (*Saint-Martin le théosophe.*)

THÉÂTRE

« **Germinal** », drame en cinq actes et douze tableaux de M. William Busnach, d'après le roman de M. Emile Zola. — Ayant lu dans les journaux que *Germinal*, le nouveau drame de E. Zola, était un immense four et que cette œuvre théâtrale était réellement d'une infériorité et d'une nullité incontestables, je me suis dit, connaissant de loin les mœurs des plumitifs ratés qui pondent chaque jour une insulte ou une ânerie sur le carré de papier mis à leur disposition ou à leur indisposition : il est plus que probable que nous sommes en présence d'un nouveau chef-d'œuvre. Je ne m'étais pas trompé. Je sors du Châtelet et je n'hésite pas, sous le coup de mon admiration, à dire franchement ce que j'ai ressenti et ce que le public tout entier a éprouvé. Eh bien, *Germinal* est un succès, et si la presse vénale dont les critiques sont, pour la plupart, d'anciens crève-la-faim, arrivés en s'appuyant sur les plus bas instincts de la bourgeoisie illettrée, a baillé au spectacle des douleurs d'une époque et essaie maintenant d'étouffer la vérité, il se trouve heureusement des indépendants, des isolés non payés qui mettent leur honneur à rétablir les faits. En effet, celui qui a assisté à ce drame empoignant, où, pendant quelques heures, s'agite, terrible et douloureuse, la misère terrestre du siècle dit de lumière, où l'on voit aux prises le stupide et hautain capitaliste et l'exploité poussé à bout et impuissant, où les problèmes les plus terrifiants se dressent devant l'esprit du spectateur haletant devenu humain pour deux heures, et où le génie théâtral d'un maître incontestable s'allie à une exécution et une interprétation hors ligne, celui, dis-je, qui assiste à ce spectacle est forcé de convenir que malgré la supériorité d'une œuvre dont certaines parties ne seront, forcément, la jouissance que de quelques esprits intelligents, tous les spectateurs à quelque classe qu'ils appartiennent sont intéressés et émus, et que les applaudissements partent sincères du côté où ne se trouve point la claque. Aussi donc, quoi qu'il arrive pour l'instant au drame de M. Zola, nous sommes convaincu que c'est une œuvre qui restera et que nos descendants rangeront parmi les plus belles productions du cœur et de l'esprit du siècle. Il est cependant triste de voir des hommes ayant fait des études presque passables, qui par leur situation de critiques agissent sur le lecteur, commettre les mauvaises actions dont ils se rendent coupables, à quelques honorables exceptions près, en essayant de tromper le sentiment honnête de la foule qui est cependant plus intelligente qu'eux, mais qui, malheureusement, a encore conservé un fond de franche honnêteté, je veux dire de bêtise et de naïveté. Lorsque Etienne Lantier, à la fin du drame, se dresse décharné en criant vers la salle : « Vous tous qui m'écoutez, ayez pitié des déshérités de ce monde », j'ai vu quelques gommeux à cervelle plate — peut-être des journalistes — ricaner niaisement.

Il est évident que notre génération, au degré moral et intellectuel où elle est tombée, a besoin d'être écrasée, pour que le sang lui vienne au cœur, par une bonne catastrophe sociale ou cosmique, qui la rappelle à la réalité, c'est-à-dire à l'humanité.

Germinal marquera une ère nouvelle pour le théâtre, et, osons l'espérer, pour l'espèce humaine.

F.-K. GABORIAU. (M. S. T.)

PETIT BULLETIN THÉOSOPHIQUE

Inde britannique. — Nous lisons dans l'*Indian Mirror*, grand journal quotidien de Calcutta, les lignes suivantes : « L'idée de la Fraternité universelle est le pivot de ce mouvement théosophique dont nous constatons le succès; nous devons, ne serait-ce que pour attirer l'attention de tous sur ce mouvement, remercier ici sincèrement les fondateurs de la Société théosophique. Nous sommes heureux de voir que cette Société fait des progrès. Le maharajah dont la philanthropie princière a été signalée l'autre jour dans un article de tête du *Times* a promis à la S. T. une libérale donation de 25.000 roupies. La Société Th. possède une splendide bibliothèque au quartier-général de Madras, où se trouvent des livres rares et de valeur. Nous avons suivi ce mouvement avec un intérêt sympathique et nous sommes heureux de voir que, malgré la secousse causée par les déclarations de Coulomb, la Société a survécu avec autant de popularité que jamais. Le colonel Olcott est un homme dont l'ardeur sincère fait impression sur les profanes eux-mêmes. Nous devons reconnaître — cela lui est dû — qu'il a travaillé à la régénération de l'Inde avec plus de zèle que n'en ont jamais montré les natifs de l'Inde même. Le succès de la convention annuelle tenue à Madras est un témoignage de la force avec laquelle le mouvement tient l'esprit des Européens comme des Asiatiques. » (*Indian Mirror*, 5 février 1888.)

Amérique. — La Convention annuelle des nombreuses branches des Etats-Unis est annoncée pour le mois d'avril. Elle se tiendra à New-York ou à Cincinnati.

Europe. — Notre frère Friedrich Eckstein, président de la Branche de Vienne, propose une Convention des sociétés d'Europe. Voici ce qu'il écrit :

« Au mois de juillet 1888 ont lieu à Bayreuth (Bavière) les représentations de *Parsifal* de Wagner et d'autres drames musicaux dont la profonde signification ésotérique a été mise en lumière par M. A. Ellis dans le *Theosophist* et le *Lotus*.

Les membres de la Loge de Vienne pensent que le moment serait bien choisi pour organiser une réunion des membres français, anglais, etc., et invitent ceux de ces membres qui approuvent le projet, à se trouver à Bayreuth à cette époque pour faire mutuelle connaissance et échanger leurs vues.

Un restaurant végétarien sera ouvert à Bayreuth comme de coutume pendant les représentations des opéras wagnériens, car on a observé que les personnes les plus capables d'apprécier la beauté de la musique mystique sont opposées au meurtre des animaux et au régime carnivore. Comme on s'attend à l'arrivée d'un grand nombre d'étrangers et que les logements peuvent être difficiles à trouver, il sera bon que les membres de la Société Théosophique qui désirent faire ce voyage veuillent bien écrire à l'avance au sousigné qui, connaissant parfaitement Bayreuth, s'occupera des arrangements nécessaires.

FRIEDERICH ECKSTEIN,

Wien, V. Siebenbrunnengasse, n° 15.

France. — Réunions mensuelles tenues le 29 mars et le 27 avril : causeries sur différents sujets comprenant la mort du Président, les phénomènes occultes, les Missions de M. Saint-Yves, le Symbolisme traditionnel des bohémiens, etc.

The Theosophist (*Le Théosophiste*) : revue mensuelle publiée à Adyar (Madras) et fondée par H. P. Blavatsky; abonnement 25 francs. **Sommaire de mars** (traduction) : *Traité élémentaire de Science occulte de Papus*, par Maurice Frédal. — *Le bouddhisme ésotérique et sa cosmogonie*, par E. D. Fawcett. — *Enseignements travestis*, par Henry Pratt. — *Les philosophies Sankya et Yoga*, par le secrétaire de la S. T. — *The Angel Peacock*, roman par Mabel Collins. — *Initiation* par K. — *Kaivalyanavanita de Sri Thandavararya Swanigal* traduit par T. M. Sundaram Pillay. — *L'anatomie des Tantras*, par B. B. — *Ode sur le Soi*, traduction de l'*A'ma-Khatak* de Sri Sankaracharya. — Correspondance. — Revues. — Supplément.

Lucifer (*texte anglais*) : revue mensuelle, dirigée par H. P. Blavatsky et Mabel Collins; Londres; Redway, éditeur; abonnement, 15 fr. **Sommaire de mars** : *Le dimanche consacré au plaisir*. — *Vérités évidentes et déductions logiques*, par Hartman. — *Magie talismanique : Saturne, la signification occulte de son carré, de son sceau et de ses signes*, par Mac Gregor Mathers. — *La naissance de l'espace*, par Charles Johnston. — *La Fleur et le Fruit*, roman par Mabel Collins. — *Le principe vital*, par N. D. K., *Note de la Direction*. — *Deux sonnets*, par Mary W. Gale. — *Zarina, vision*, par Helen Fagg. — *Une théorie des hantements*, par Frank Fernholme. — *Le moine blanc, roman*, par Percy Ross. — *Souvenir*, poésie, par P. H. D. — *La Théosophie et le Socialisme moderne, par un socialiste étudiant en théosophie*, J. Brailsford Bright. — *Phénomènes occultes*, poésie, par W. Ashton Ellis. — *Lucifer à quelques lecteurs*. — *Revue* : Mohammed Benani; *The Meister, etc.* — M^{me} Anna Kingsford. — *Hylo-idéalisme ou le théorème cervical de l'esprit et de la matière*.

Le Sphinx (*texte allemand*) : revue mensuelle, dirigée par le Dr Hubbe-Schleiden, à Leipzig; abonnement : 7 fr. 50. **Sommaire de mars 1888** (traduction). — *Connaissance intuitive de l'heure*, problème non résolu, par Carl du Prel. — *Expériences psychométriques* communiquées par le Dr Hubbe-Schleiden. — *Giordano Bruno*, sur la Magie naturelle, par Ludwig Kuhlenbeck. — *L'âme humaine et l'âme du Monde*, par Gustave Jøega. — *Nécromancie et théurgie*, traités au point de vue des recherches psychiques actuelles. — *Éléments de la Magie de la volonté*, par Gottlieb Ernesti. — *Magie blanche et noire* (bibliographie), par Carl de Leiningen. — *Biologie solaire* (bibliographie) par Wilhem Daniel. — Notes diverses : Cheiroscopie. — Le mouvement psychique depuis 1850, etc.

The Platonist (*Le Platonicien*), revue mensuelle, dirigée par notre frère Th. Johnson, à Osceola, Missouri; abonnement : 15 fr. **Sommaire de mars** (traduction) : *La théogonie cosmologique euphratienne conservée par Damaskios*. — *Le druidisme et l'occultisme populaire dans le pays de Galles*. — *Les lettres de Paul*, traduction nouvelle, par Myles Coverdales. — *Le Desatir céleste*; *Namah à sa sainteté Ji Afram*, traduction de Mirza Mohamed Hadi. — *Une des leçons de la vie*. — *Sur la caverne des Nymphes dans l'Odyssée*, par Porphyre. — *Le grec comme langue fertilisante*.

The Path (*Le Sentier*), revue mensuelle, publiée à New-York, par notre frère W.-Q. Judge; abonnement 10 fr. — **Sommaire de mars** (traduction) : *Deux ans sur la voie*. — *La Bhagavat-Ghita* par William Brehon. — *L'Orient et l'Occident*, par Jasper Niemand. — *L'orgueil de la possession*. — *La grande orpheline, l'humanité*, poésie par Harij. — *Donnez-nous un fait*, par Nilakant. — *Propos d'après-midi*, par Julius. — *Réponses aux questions*, par Julius. — *Correspondance*. — *Mouvement théosophique etc.*

Le Directeur-Gérant : F. K. GABORIAU.